

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 42

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE LA PESTE

D'APRÈS UNE RELATION INÉDITE DE L'ÉPIDÉMIE
DE MARSEILLE EN 1720,
SUIVIE DES MOYENS DE PRÉSERVATION EMPLOYÉS
A CETTE ÉPOQUE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 12 Février 1921

PAR

Médéric de GASQUET

Né à Marseille le 7 février 1889

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	GRANEL, professeur, <i>Président</i> .	{	<i>Assesseurs</i>
		VIRES, professeur.		
		LISBONNE, professeur.		
		DELMAS (P.), agrégé.		

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1921

CONTRIBUTION À L'ÉTUDE
DE LA PESTE

D'APRÈS UNE RELATION INÉDITE DE L'ÉPIDÉMIE DE MARSEILLE EN 1720,
SUIVIE DES MOYENS DE PRÉSERVATION EMPLOYÉS À CETTE ÉPOQUE

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 42

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE LA PESTE

D'APRÈS UNE RELATION INÉDITE DE L'ÉPIDÉMIE
DE MARSEILLE EN 1720,
SUIVIE DES MOYENS DE PRÉSERVATION EMPLOYÉS
A CETTE ÉPOQUE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 12 Février 1921

PAR

Médéric de GASQUET

Né à Marseille le 7 février 1889

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	GRANEL, professeur, <i>Président.</i>	{	<i>Assesseurs.</i>
		VIRES, professeur.		
		LISBONNE, professeur.		
		DELMAS (P.), agrégé.		

MONTPELLIER

IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE

Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1921



PERSONNEL DE LA FACULTE

Professeurs

Anatomie	MM. GILIS.
Histologie	VIALLETON.
Physiologie	HEDON.
Physique médicale	IMBERT.
Chimie biologique et médicale	DERRIEN, <i>doyen</i> .
Botanique et histoire naturelle médicales	GRANEL.
Anatomie pathologique	MASSABUAU.
Microbiologie	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales	BOSC.
Pathologie interne	N...
Thérapeutique et matière médicale	VIRES.
Hygiène	BERTIN-SANS (H.)
Médecine légale et toxicologie	N...
Clinique médicale	DUCAMP.
Clinique chirurgicale	VEDEL.
Clinique obstétricale	TEDENAT.
Clinique des maladies mentales et nerveuses	FORGUE, <i>assesseur</i> .
Clinique ophtalmologique	VALLOIS.
Clinique des maladies des enfants	MAIRET.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	TRUC.
Clinique gynécologique	BAUMEL.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	ESTOR.
	DE ROUVILLE.
	MOURET.

Honorariat

Doyens honoraires: MM. VIALLETON et MAIRET.

Professeur honoraire: M. E. BERTIN-SANS.

Secrétaires honoraires: MM. GOT et IZARD.

Chargés de Cours complémentaires

Clinique des maladies des voies urinaires	MM. JEANBRAU.
Clinique propédeutique de chirurgie	RICHE.
Clinique propédeutique de médecine	RIMBAUD.
Clinique des maladies des vieillards	EUZIERE.
Clinique des maladies syphilitiques et cutanées	MARGAROT.
Médecine opératoire	SOUBEYRAN.
Pathologie chirurgicale	ETIENNE.
Accouchements	DELMAS (P.).
Pharmacologie	GALAVIELLE.
Matière médicale	CABANNES.
Stomatologie	WATON.

Agrégés en exercice

Médecine	{	MM. LEENHARDT.	Chirurgie	{	MM. RICHE.
		GAUSSEL.			ETIENNE.
		EUZIERE.			LAPEYRE.
		RIMBAUD.			DELMAS (P.)
		MARGAROT.			GALAVIELLE.
Anatomie		DELMAS (J.)	Histoire natur.		CABANNES.
Histologie		GRYNFELTT	Chimie		MESTREZAT
			Physique		PECH.

Examinateurs de la thèse:

MM. GRANEL, professeur, <i>président</i> .	MM. LISBONNE, professeur.
VIRES, professeur.	DELMAS (P.), <i>agréé</i> .

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE VÉNÉRÉ

Enlevé trop tôt à l'affection des siens.

A MA MÈRE ET A MES BEAUX-PARENTS

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE PATERNEL

A MES GRANDS-PARENTS

A MA FEMME

A MON ONCLE

SA GRANDEUR MONSIEUR CASTELLAN

ARCHEVÊQUE DE CHAMBÉRY

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE ET DE MON BEAU-FRÈRE

CHASSEURS ALPINS MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

A MES FRÈRES ET A MES SŒURS

A MES ONCLES ET A MES TANTES

A LA MÉMOIRE

DE MES COUSINS MORTS POUR LA FRANCE

A MON COUSIN RAYMOND DE ROUX

*Qui a bien voulu m'autoriser à publier
la relation sur la peste de 1720.*

E. DE GASQUET.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GRANEL

*Qui m'a fait le grand honneur d'accepter
la présidence de ma thèse.*

AUX DOCTEURS GEORGES FERRARI ET GEORGES TRANIER

Gage de ma bien vive amitié.

A LA MÉMOIRE
DE MES CAMARADES MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

A MES MAÎTRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
ET DES HOPITAUX DE MARSEILLE

A MON JURY DE TRÈSE

E. DE GASQUET.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE LA PESTE

D'APRÈS UNE RELATION INÉDITE DE L'ÉPIDÉMIE DE MARSEILLE
EN 1720, SUIVIE DES MOYENS DE PRÉSERVATION
EMPLOYÉS A CETTE ÉPOQUE

Les maladies épidémiques et les ravages considérables qu'elles causaient, inspiraient aux peuples anciens un sentiment de terreur qui apparaît à tout instant dans l'histoire. De nos jours, le progrès scientifique, les mesures de prophylaxie (parfois extrêmement sévères, mais rendues très difficiles à appliquer à cause de la mauvaise volonté des individus) permettent d'engager la lutte contre les maladies épidémiques, avec un résultat tel que l'on peut croire l'ère des grandes épidémies définitivement disparue.

Cependant la guerre, et surtout la période d'après-guerre, est venue troubler notre tranquillité à ce sujet et apporter un regain d'actualité à la question des épidémies; certaines nations se sont trouvées dans des conditions nouvelles en recevant de tous les pays du monde, une grande quantité de gens et de marchandises, d'autant que les nécessités militaires et commerciales (manque de fret par exemple), obligeaient les navires à réduire la durée de leurs escales et les empêchaient d'appliquer les mesures de prophylaxie avec la même minutie qu'auparavant.

Ce danger visait la France et plus particulièrement ses grands ports de mer ; parmi ces derniers, Marseille y était la plus exposée, car elle fut le lieu de passage de nos troupes venant d'Algérie, du Maroc, d'Orient et d'Extrême-Orient, de nombreux prisonniers bulgares et tures passèrent et séjournèrent dans cette ville. Aussi a-t-on signalé à Marseille pendant la guerre et surtout pendant la période d'après-guerre, un assez grand nombre de cas de maladies contagieuses et épidémiques : choléra, typhus, spirochétose ictéro-hémorragique, variole, peste.

Au mois de septembre de l'année 1919 et au mois de juillet de l'année 1920, plusieurs cas de peste se déclaraient à Marseille. Dès que les premiers cas furent diagnostiqués, le bureau d'hygiène de la ville prit immédiatement les mesures de défense propres à enrayer l'épidémie commençante. Les personnes atteintes furent transportées à l'hôpital Salvator où on les isola dans un bâtiment spécial ; les personnes qui avaient été en contact avec les malades et qui étaient suspectées d'avoir contracté la maladie, furent aussi conduites à l'Hôpital Salvator où elles furent isolées et étroitement surveillées pendant cinq à six jours, de manière à dépister chez elles les premiers symptômes de la peste ; les mesures de prophylaxie nécessaires furent prises ; les vêtements et les objets de literie furent soigneusement passés à l'étuve. En ville aussi, on prit des mesures énergiques : les îlots de maisons où se déclarèrent les cas de peste furent isolés par un cordon sanitaire qui empêcha toute communication des habitants de ces maisons avec le reste de la ville et réciproquement aucune personne ne put pénétrer à l'intérieur de ces maisons ; pour éviter l'expansion du fléau, des immeubles furent brûlés, le bureau d'hygiène et la municipalité organisèrent la chasse au rat et pour la rendre plus fructueuse, des primes furent promises pour chaque rat présenté, mort ou vivant, à la mairie.

Comme on le voit la guerre ayant mis la question des épidémies à l'ordre du jour, nous aurions eu le désir de faire un travail sur la peste, mais nous l'aurions considéré comme mal venu et tout à fait hors de propos après la thèse d'un de nos camarades, le docteur Codaccionni (*Sur l'épidémie de peste de septembre 1919*) et le rapport si documenté et si précis que MM. les docteurs Rouslacroix et Monges vont faire paraître sur l'épidémie de peste de juillet-août 1920.

Nous aurions donc abandonné l'idée de ce travail, si nous n'avions eu la bonne fortune, en faisant des recherches dans de vieux papiers de famille, de découvrir et de rassembler un ensemble de notes inédites qui constituent une relation très intéressante de la grande épidémie de peste de 1720, dont notre ville vient de commémorer le II^e centenaire. Nous n'ignorons pas que ce sujet a déjà donné lieu à bien des ouvrages, entre autres ceux de Paul Gaffarel, de J.-B. Samat, de M. le professeur Alezais, directeur de l'École de médecine de Marseille; M. le docteur Cabanès, dans la cinquième série des Mœurs intimes du passé (sur les grands fléaux de l'humanité), décrit longuement le fléau auquel Marseille a payé un lourd tribut en 1720.

Tout celà aurait enlevé de l'intérêt à notre découverte si la relation que nous reproduisons ne présentait une réelle valeur. L'auteur, qui occupe à cette époque une situation officielle dans l'administration de la ville, était particulièrement bien placé pour noter ses impressions; homme instruit et intelligent, il témoigne d'un esprit scientifique rare pour ce temps-là; il fait preuve d'impartialité et de bonne foi. Cette relation qui présente une garantie d'authenticité incontestable, se trouve dans les archives d'une de nos grandes familles marseillaises dont les descendants

occupent une situation importante dans le commerce de notre ville.

Nous nous proposons, après avoir reproduit l'ensemble des notes éparses que nous avons rassemblées, de comparer les mesures prophylactiques employées à cette époque et indiquées par l'auteur de la relation, avec les mesures autrement efficaces employées de nos jours.

Nous remercions, en terminant, nos Maîtres dans les Hôpitaux de Marseille et M. le professeur Granel qui, malgré ses multiples occupations, a bien voulu nous faire l'honneur de présider cette thèse.

RELATION SUCCINCTE DE CE QUI S'EST PASSÉ A MARSEILLE PENDANT LA PESTE DE 1720 ET DE 1722, DE SON PRINCIPE, DES EFFETS QU'ELLE A PRODUIT, DE SES SUITES ET DE SA FIN; SUIVIE DES PRÉCAUTIONS A PRENDRE POUR S'EN PRÉSERVER, PAR PIERRE-HONORÉ ROUX, NÉ A VALDONNE, QUARTIER DE PÉPIN, PRÈS MARSEILLE EN 1695, NÉGOCIAINT A MARSEILLE; COMMISSAIRE GÉNÉRAL PENDANT LA PESTE DE 1722, PREMIER ÉCHEVIN EN 1755 ET 1756, ENNOBLI EN 1772, MORT LE 6 SEPTEMBRE 1774.

1720

I

Vers la fin de mai, il arriva en cette ville le vaisseau du capitaine Chataud, venant de Scide, Echelle du Levant, avec patente nette; ce capitaine fit sa déposition aux intendants de la santé, où il déclara, qu'il étoit mort dix ou douze hommes dans son bord en route; il rapporta en même tems un certificat, des médecins de Livourne, qui en avoient traité quelques-uns, qui attestoient comme ils avoient reconnu que ces hommes étoient morts d'une fièvre pestilentielle; ce capitaine oublia d'y ajouter la circonstance que lorsqu'ils avoient un cadavre dans le bord, personne ne vouloit le toucher, chacun s'en éloignoit, et si on le jettoit ensuite à la mer, on le faisoit avec des crocs au

bout d'un bâton. Sur cet exposé les intendans de la santé eurent quelques contestations ensemble, pour l'endroit où l'on enverroit ce vaisseau faire sa purge; on dit qu'un intéressé au chargement fit par son crédit pencher la balance, et il fut délibéré que le vaisseau resteroit à Pomègue et que ses marchandises seroient apportées aux infirmeries, pour y faire la quarantaine à l'ordinaire.

On commença bientôt après le déchargement, et on apprit d'abord que quelques portefaix étoient morts, en touchant les marchandises, les uns subitement, et les autres après deux ou trois jours, de maladie; on laissa pourtant continuer le déchargement, ce qui fut cause de la mort de quelques autres portefaix et des personnes qui avoient communiqué avec eux dans leur maladie. Ces suites firent enfin ouvrir les yeux aux intendans, qui envoyèrent un chirurgien aux infirmeries; il leur déclara, par son rapport, qu'il avoit trouvé sur les attaqués et sur les cadavres des marques d'une maladie contagieuse; ils résolurent alors d'envoyer les marchandises de ce vaisseau à l'Ile de Jarre, ce qui fut exécuté vers le 15 de juillet.

II

1° Quelques jours après, on s'aperçut qu'un homme et un enfant moururent promptement dans la ville; on en fit visiter les cadavres, et l'on y trouva quelques marques qui obligèrent les échevins de les faire porter aux infirmeries, pour les ensevelir dans la chaux vive; on mit des gardes à la porte de leur maison pour empêcher la communication; on en mit aussi à d'autres qu'on soupçonnoit, et tout le monde resta dans une grande incertitude pendant quelques jours.

2° La nuit du 21 au 22 juillet, il s'éleva un furieux orage mêlé de pluie, de grêle, d'éclairs, de tonnerres si effrayants que personne ne se souvenoit d'en avoir entendu de si terrible; la foudre tomba mille fois aux environs de la ville comme si elle venoit nous écraser; elle ne fit cependant que nous menacer, mais il semble que ce fut le funeste présage des malheurs qui devoient nous arriver.

3° Le 26, jour de sainte Anne, un médecin fût déclarer aux échevins, qu'il avoit trouvé à la rue de l'Escale et au faubourg (lieux qui sont d'ordinaire l'entrepôt des contrebandes des infirmeries) des malades et des morts avec de véritables marques de peste; il ajouta qu'il s'apercevoit que la même maladie suivoit d'une maison à l'autre, et qu'il étoit dangereux qu'elle n'eut des suites fâcheuses; les échevins lui répondirent qu'ils y enverroient un chirurgien et n'eurent pas grand cas de cette déclaration, parce que c'étoit un jeune homme. Cependant les gens prudents et sensés, ramassant toutes les circonstances, sur lesquelles le bruit sourd qui couroit déjà dans la ville étoit fondé, prirent dès lors la résolution de sortir de la ville et de se retirer dans leurs campagnes; sitôt qu'on vit déménager plusieurs personnes de distinction, une infinité de bourgeois et autres habitans les imitèrent; il y eut alors un grand mouvement dans la ville, où l'on ne voyoit plus que transports de meubles, et il sortit dans trois ou quatre jours trente ou quarante mille personnes.

4° Dans le même temps, le corps des galères défendit aux chiourmes de sortir, on fit ôter toutes les barraques du quay, et bientôt après on fit passer les galères de l'autre côté du port devant l'Arsenal; on coupa le pont-levis de la rive-neuve, on fit une barricade au pavillon proche les Augustins, avec Corps-de-Garde à ses deux extrémités, et, pour empêcher les bateaux d'approcher les galères on fit

une ligne de ponts et de poutres flottantes sur l'eau, (ou estacade), qui touchant à la barricade des Augustins dans la mer alloit aboutir à l'autre corps de garde où le pont était coupé.

5° Les moines de Saint-Victor firent alors une barricade, pour séparer leur abbaye de communication avec la ville; la citadelle Saint-Nicolas et le fort Saint-Jean en firent autant.

6° On apprit, dans le même tems, que le parlement d'Aix avoit rendu un arrêt pour rompre communication avec Marseille; il en donna bientôt un autre pour toutes les villes et villages, avec ordre de faire des barricades à leurs avenues, et d'y établir des corps de gardes avec des compagnies bourgeoises, ce qui fut exécuté dans toute la province; quelque tems après on dispersa des troupes pour garder tous les passages à rase campagne, sur les montagnes et dans les vallons, et l'on établit des barrières à deux lieues de la ville, à ses avenues, pour donner par là à Marseille les denrées de la province dont cette ville et son terroir ne peuvent se passer.

7° L'Evêque permit aussi dans ce tems là aux religieux qui voudroient se retirer avec leurs parens dans les campagnes, de sortir de leur monastère; il y en eut qui profitèrent de cette permission, mais il n'y eut que l'Abaye de Saint-Sauveur qui fut tout à fait abandonnée.

III

1° Au commencement d'août, non seulement le mal suivait d'une maison à l'autre à la rue de l'Escale mais encore il y eut quelques maisons dans la ville d'attaquées; quelques personnes mourroient subitement, d'autres dans deux

ou trois jours, leur maladie commençoit par des maux de tête et des vomissemens, et une grosse fièvre succédoit d'abord après, les uns avoient des bubons ou charbons, d'autres qui n'avoient point ces marques extérieures mouraient plus promptement, il mourait alors près de 50 personnes par jour, toutes avec les mêmes symptômes ou peu s'en falloit.

2° Les échevins assuroient pourtant que la maladie dont on s'alarmoit n'étoit point peste, que ce n'étoit que fièvre maligne, ou autre maladie, causée par des vers que les mauvais fruits avoient engendrés; on donnoit d'autant plus facilement dans cette opinion, qu'on ne voyoit mourir que de pauvres gens. Ils alloient cependant eux-mêmes pour faire enlever les malades, mettre des gardes aux portes, et ils continuèrent de faire porter les cadavres aux infirmeries, ce qu'on faisoit avec des tombereaux qui rouloient dans la nuit; à la vue de ces lugubres appareils beaucoup de femmes furent saisies de la peur, et il sortit un nombre infini de familles qui partoient en désordre et fuyoient avec précipitation.

3° D'autres médecins firent alors aux Conseils le même rapport que le premier au sujet de la maladie, et l'un d'eux, qui se faisoit fort d'arrêter le mal, fit ordonner par les échevins à tous les particuliers, de faire un feu chacun sur sa porte, qu'on allumeroit dans le même tems que ceux des places publiques; jamais pour saint Jean, ni pour aucun saint du Paradis on n'a vu tant de feux, chacun obéissoit avec tant de zèle que ceux qui manquoient de bois, brûloient des chaises et les portes des armoires; les échevins ordonnèrent, par l'avis du même médecin, de faire pendant trois jours, une fois par jour, brûler un parfum dans sa maison; ils défendirent la chasse dans le terroir; en même tems l'Evêque ordonna trois jour de jeûne, le tout fut exécuté.

IV

1° Au 6 ou 8 du même mois d'août, il manqua la moitié des habitans de la ville; dès lors, plus de jeux, plus d'assemblées, plus d'académie de musique, plus de parures, ni promenades, adieu les beautés, les magnificences qui brilloient avec tant d'éclat, et tous les autres agréments de cette superbe ville; tout disparut à la fois; on ne trouva plus que des visages chagrins par l'inquiétude et le soin de faire des provisions pour passer le tems de l'orage qui nous menaçoit; tous les plaisirs qui rioient il n'y a qu'un moment de toutes parts, furent changés en pleurs et en gémissemens et Marseille entra alors dans ses jours d'affliction et de deuil.

2° Son commerce florissant, qui en fait connoître le nom dans toutes les parties du monde, et qui la distinguoit de tant d'autres villes, fut tout à coup interdit; toutes les manufactures cessèrent, de même que les expéditions des vaisseaux, de sorte que généralement tous les ouvriers occupés par le négoce, et tous les artisans furent sans travail.

3° Le peuple ignorant, qui craignoit bien plus la famine que la contagion, fit quelques petits mouvemens vers les échevins, qui le calmèrent; il survint alors une augmentation aux expèces du double, et les boulangers, ne voulant plus donner le pain au même prix qu'auparavant, le peuple ne put pas en avoir de tout un jour, le soir il s'excita une rumeur, et ce peuple allarmé, assiégea la Maison de Ville avec des cris épouvantables; sur le champ on y délibère sur ce fait et le gouverneur sortit un moment après avec un échevin, annonçant au peuple à haute voix

qu'ils auroient le lendemain du pain à 18 deniers la livre, tant qu'on voudroit; il fût faire le tour de la ville pour publier lui même cette nouvelle, et donner l'ordre aux boulangers, suivi d'une nombreuse foule qui pousoit des cris de joie, faisant retentir toutes les rues et les places publiques, de vive le Roy et M. le Gouverneur; ainsi fut apaisé ce peuple ému.

4° Les échevins donnèrent alors tous leurs soins à prendre des mesures pour avoir du blé du dehors, parce que le commerce, qui en procuroit abondamment à la ville, étoit cessé; ils reçurent une lettre de M^{rs} d'Arles qui les prévint à ce sujet par des offres très gracieuses, qui ne furent pas inutiles, dans la suite; les échevins firent en même tems le tour des denrées pour empêcher le commerce usuraire des sangsues qui commençoient déjà à s'engraisser du sang des misérables, profitant de la fatale nécessité, où le public étoit réduit, d'amasser quelques denrées, pour vivre dans les retraites qu'on se préparoit.

5° Ces sages précautions ne donnoient pas au peuple le moyen d'acheter sa subsistance, puisqu'il n'y avoit plus d'ouvrage; les échevins furent donc obligés de nommer des Commissaires dans toute la ville de donner à chacun un petit département, tant pour faire exécuter leur ordonnances pour veiller aux maisons qu'on trouveroit attaquées, pour faire enlever les morts, que pour faire distribuer du pain, aux dépens de la Ville, à toutes les maisons qui en avoient besoin; ce qui apporta d'abord un soulagement aux pauvres.

6° Cependant, la maladie augmentoit et se répandait dans plusieurs quartiers insensiblement; il mouroit bien alors cent personnes par jour; les Echevins s'apercevant de cette progression, et du peu de secours qu'on donnoit aux malades indigens, ne pouvant plus suffire à les empor-

ter aux infirmeries, nommèrent quatre médecins, avec chacun leur chirurgien et apoticaire, et leur répartirent la Ville par quartier.

7° Aussitôt qu'ils eurent commencé leur visite, les échevins firent mettre une affiche, portant qu'ils étoient bien aise d'avertir le public, que les personnes qu'ils avoient commis pour examiner la nature du mal, leur avoit rapporté que la maladie qui régnoit n'étoit qu'une fièvre maligne, engendrée par les fruits et les mauvais alimens dont les pauvres se nourrissoient; ils n'avoient pas demandé alors le sentiment des médecins nommés, qui disoient à ceux qui les interrogeoient qu'ils trouvoient toujours les symptômes, les effets et les suites de peste aux attaqués; ils ajoutoient que ce qui leur confirmoit cette vérité fatale, c'étoit de ne jamais trouver un malade seul dans une maison, que d'ordinaire toute la famille périssoit dans celles qui avoient été frappées du mal qui ne tarδοit pas de se communiquer au voisin.

8° Cette contradiction jetta d'abord le trouble dans la ville, où les esprits étoient déjà allarmés des effets de la maladie, et où les sentimens des particuliers étoient partagés, mais un grand nombre de personnes, qui étoient encore dans le doute, cherchoient avec soin des éclaircissemens; on consultoit les marchands qui avoient restés en Levant; la plupart soutenoient hardiment que ce n'étoit point peste; même des chirurgiens graves, qui y avoient fait de longs séjours, disant qu'elle aurait bien fait d'autres ravages depuis le tems qu'on en parloit; quelques-uns donnoient leur tête à couper, si c'étoit la peste; ce qui rassura une partie du monde, mais les personnes qui avoient le dessein de se tirer du danger ne s'en tenoient pas tout à fait à cette opinion, l'incertitude où elles res-

tèrent pendant quelques jours leur donna de cruelles inquiétudes.

9° La maladie faisoit tous les jours de nouveaux progrès, et elle étoit déjà dans cinq ou six quartiers où le feu ne cessoit plus une fois qu'il y avoit pris, ce qui détermina les échevins à prendre l'hôpital des Convalescens, pour y faire porter les malades qui étoient déjà en grand nombre; cet hôpital fut bientôt rempli de malades et cadavres qui en infectoient les quartiers.

V

1° Vers le 15 du même mois d'août, il arriva ici deux médecins et un chirurgien de Montpellier, avec ordre de la Cour, pour examiner la nature de la maladie; ils assemblèrent d'abord les médecins de la Ville et écoutèrent leurs rapports; ils visitèrent ensuite à leur aise plusieurs malades et firent ouvrir des cadavres, on attendoit encore impatiemment d'eux l'explication de l'oracle, sitôt qu'ils eurent pris toutes les connaissances possibles, ils firent leur rapport au gouverneur et aux échevins.

2° Sur le champ les échevins firent imprimer un avis, portant qu'ils étoient bien aise d'avertir le public que, suivant le rapport qui leur avoit été fait par les Médecins de Montpellier, il n'y avoit rien de pestilentiel dans la maladie qui régnoit, que ce n'étoit qu'une fièvre maligne contagieuse, facile à se communiquer au reste très dangereuse, ce qui donna une fausse tranquillité au public qui ne garda plus de mesure, et le peuple continua à communiquer, comme cet avis fut imprimé le lendemain, dans le tems qu'on alloit l'afficher, les échevins envoyèrent retirer tous les exemplaires qu'on n'afficha que lorsque les médecins de Montpellier furent partis.

3° Cependant, les médecins d'ici ayant vu le rapport que les autres avoient dressé pour envoyer en cour, assurèrent qu'il étoit conforme au leur et que la peste étant déjà répandue presque dans toute la ville, avec la communication qu'on y laissoit, on y verroit bientôt un embrasement général, qui ne s'éteindroit plus que faute de matière; alors les personnes de bon sens, informées des manœuvres des échevins, au sujet de cet avis, prirent le parti de s'enfermer dans leur maison, séparés de communication avec tout le monde, en recevant tout avec précaution.

4° Dans ce même temps, on eut avis que la Cour avoit donné ordre aux intendants du Languedoc, du Dauphiné et de Provence, de donner à Marseille tous les secours que les échevins leur demanderoient; on voitura même de l'argent de Paris en Provence, de sorte que nous avions la consolation de savoir la Cour attentive à nos besoins; il y eut aussi l'ordre de mettre le capitaine Chataud aux arrêts au Château d'If.

5° Le 16 du même mois, jour de saint Roch, on fit une procession où fut portée l'effigie de ce Saint, et où l'Evêque, le Gouverneur et les échevins assistèrent suivis d'une nombreuse foule de peuple.

VI

1° Du 16 au 20, la maladie continuant ses rapides progrès, on vit mourir de trois à quatre cent personnes par jour, les paroisses et les couvens, donnoient toujours la sépulture aux corps dont ils étoient bien payés; mais les charriots, destinés pour enlever les pauvres, ne pouvoient plus suffire, tant parce que le nombre n'en étoit pas assez grand, que parce que les corbeaux qu'on employoit à ce travail, périssoient dans huit jours, et on ne trouvoit plus

à les remplacer, de sorte que l'on voyoit le matin des cadavres dans les rues, que les pauvres sortoient dans la nuit pour ne pas les voir pourrir dans leurs maisons.

2° Dès lors les échevins, qui plioient sous le joug, ayant un fardeau trop pesant, prièrent quelques gentilshommes de se joindre à eux, pour les aider à prendre de justes mesures dans cette triste situation; il se forma donc alors le premier conseil qu'on a tenu dans cette occasion (le conseil ordinaire n'ayant jamais été assemblé à ce sujet), il étoit composé du Gouverneur, des échevins et quelques négocians, avec cinq ou six gentilshommes appelés, où on prit quelques résolutions, principalement celle de faire interdire tous les offices divins et de faire ouvrir d'autorité les boutiques des denrées qui étoient déjà fermées.

3° L'Evêque fit exécuter cette première détermination, et le reste des chanoines qu'il y avoit en ville décampa; on avoit administré jusqu'alors les sacremens aux malades, ce qu'il fut impossible de continuer, tant par le trop grand nombre de malades que parce que tous les curés, vicaires et leurs assistans, étoient attaqués; il y eut pourtant jusqu'à ce tems-là quantité de capucins, tous les jésuites, et quelques prêtres séculiers qui, animés d'un zèle ardent de charité alloient confesser les malades pestiférés, sans appréhender le danger, sacrifiant ainsi leur vie pour le salut des âmes; ils devinrent bientôt tout autant de victimes, et des holocaustes agréables à Dieu: le père Millié, jésuite, qui fut un de ces martyrs, fit admirer une ferveur et un zèle surprenant; dès qu'il apprit au commencement que personne n'osoit plus aborder la rue de l'Escale, il s'y livra, et ne s'en tira plus, donnant toutes sortes de secours aux malades, tant spirituels que temporels; il prenoit quelques momens de la journée pour faire une quête pour les pauvres malades, où il ramassa de

grosses sommes, on parloit de huit à dix mille livres; il se fit même nommer commissaire de ce quartier là, parce que personne n'y vouloit servir, et il mourut après un mois d'exercice.

4° Les gentilhommes abandonnèrent peu de jours après les échevins sur quelques motifs de mécontentement, les négocians appelés en firent autant, et la plus grande partie des commissaires nommés sortirent de la ville, où il ne resta plus que le tiers des habitants, et ce ne fut dès lors plus qu'un désert affreux.

VII

1° Du 20 au 25, les malades se multiplièrent furieusement et il mourut 500 personnes par jour; les échevins sans secours, ne pouvant plus suffire à faire enlever les cadavres; on manquoit de charriots et de monde pour les charger et les conduire; sur quoi on proposa deux expédiens pour pouvoir en venir à bout; l'un étoit de creuser des fosses à toutes les places publiques, et dans les rues, afin d'ensevelir les morts, sur les lieux, mais on fit réflexion qu'on alloit corrompre toutes les eaux de la ville; l'autre de tout jetter dans un vaisseau et d'aller ensuite le couler bas en pleine mer. On s'arrêta à celui-ci puisqu'on fit passer un vaisseau dématé, vers le quai du côté de la ville, à ce dessein, mais on considéra ensuite que du train que la maladie allait, il auroit fallu un bâtiment toutes les semaines, et que d'ailleurs de longtems on n'auroit plus voulu manger du poisson, de sorte que ces deux projets furent abandonnés, et les échevins firent continuer le même nombre de tombereaux qui leur restoit pour faire porter tout ce qu'ils pouvoient hors les murs, où l'on jettoit les

cadavres dans de grandes fosses qu'on y avoit préparées en les couvrant avec de la chaux vive pour les consumer à l'instant.

VIII

1° Du 25 jusqu'à la fin du même mois l'incendie fut général, les galères furent attaquées, le feu étoit déjà dans le terroir et passoit d'un quartier à l'autre; la plupart des maisons religieuses furent aussi saisies. Dès lors on ne trouva plus d'asile assuré, et inutilement faisoit-on des pas pour éviter le danger qu'on rencontroit partout; il n'y eut pas d'autre parti à prendre que de crier miséricorde au Seigneur en se préparant à la mort; on vit mourir alors mille personnes par jour, et tous les attaqués étoient dans deux fois vingt-quatre heures, autant de cadavres dans les rues.

2° Tout à coup le 30, 31 et 1^{er} septembre, les rues furent jonchées de cadavres et toutes les places publiques pavées de morts. C'est alors, grand Dieu, qu'on vit toutes les horreurs ensemble renfermées dans les murs de cette ville. Le ciel irrité fit tomber dans ces jours de désespoir un déluge de désolation, et si le soleil faisoit luire quelques rayons sur nous, c'étoit pour nous montrer sept ou huit mille cadavres qui pourrissoient à nos yeux sans sépulture; un grand nombre mangé par les chiens, qui ne se nourrissoient plus que de chair humaine; tous les quartiers sans exception, en étoient infestés, et on n'entendoit plus que le roulement des chariots, et les plaintes des mourans. Qu'est devenue disoit-on, Marseille, ce superbe ouvrage des Phocéens? Hélas ce n'est plus que l'Hôpital et le monument des Marseillais.

3° Dès lors, plus de soins pour les malades, plus de chi-

rurgiens, plus de médecins, plus de confesseurs, plus d'enterremens, plus d'offices divins, personne ne veut servir au transport des cadavres, on ne trouve pas même de paysans pour creuser des fosses, de sorte que nous voyons bien près de nous, la ruine entière de cette ville désolée.

4° Dans ce tems là quelques charriots qui restoient encore ne travaillèrent plus qu'à enlever les plus vieux cadavres, il s'en trouvoit déjà de dix à douze jours, on ne laissoit pas que de faire prendre à ceux même qui tomboient en pièces, et d'en faire leur charge, on voyoit donc passer ces trophées effroyables de la peste, qui nous montroient des corps monstrueux, les uns enflés et noirs comme le chapeau, d'autres également enflés, bleus violets et jaunes, tous puans et crevés laissant la trace du sang pourri et une infection empoisonnée, qui donna la mort à quelques femmes qui restèrent sur la place à ce seul aspect; l'on a vu des hommes si hardis, dans ce tems là, que de manger dans le charriot sanglant qu'ils conduisoient de retour.

5° Je n'arrête plus les yeux sur les fosses profondes dont les abîmes ont été comblés par les habitans de cette infortunée ville; il suffit pour donner en passant une idée de l'infection qu'elles causoient, de dire qu'un jeune homme, par une téméraire curiosité, voulant en approcher les bords déffendus par un rempart de cadavres, tomba raide mort quoique éloigné encore à la distance de vingt-cinq pas.

6° Chacun fuyoit alors les attaqués, la plus grande grâce qu'on pût leur faire, c'étoit de les laisser mourir seuls, dans l'appartement le plus reculé de la maison, où l'on a souvent trouvé un malade, couché à côté d'un cadavre dans un même lit; les gens commodes et les plus attentifs à leur devoir, payoient une personne étrangère pour leur donner quelques secours; d'abord que l'attaqué avoit expiré, les

parens, de quelque qualité qu'ils fussent, l'enveloppoient dans un drap de lit, et attachant une corde aux pieds ou au cou du cadavre on le sortoit de la maison, ainsi le père traînoit l'enfant; la femme, le mari; et le frère la sœur, et tous avoient perdu l'usage de pleurer les morts.

7° Les malades avec des parens indifférens étoient obligés de sortir de la maison, les uns ne trouvant plus place aux Convalescens, alloient mourir sous des tentes, qu'on voyoit à la porte de cet hôpital, le long des lisses, en dedans et en dehors, aux places publiques, aux cours et dans plusieurs rues; les autres, portant eux-mêmes un drap de lit pour leur servir de suaire, s'en alloient ainsi dans les rues, cherchant un coin pour pouvoir passer tranquillement un reste de vie qui leur échapoit bien vite, en cherchant ce lieu qu'ils avoient peine à trouver, car ils étoient rebutés de tout le monde et ne trouvoient d'ordinaire asile qu'au milieu des cadavres pourris, où ils n'étoient plus regardés en face par personne, chacun tournant la tête et fuyant à leur aspect; dans ce triste état, abandonnés de tout le monde, et attendant impatiemment l'heure qui finirait leur vie et leurs souffrances, ils se rouloient un ou deux jours dans leur misère, poussant des plaintes qui arrachotent des larmes de sang, demandant eux-mêmes miséricorde à Dieu, les momens qu'ils étoient libres et expirant enfin sans secours temporels, ni spirituels; tel étoit le sort de tous les domestiques attaqués, des artisans et ouvriers étrangers, et d'un grand nombre d'autres personnes.

8° Vers le commencement de septembre, les échevins, voyant la ville perdue et tout son peuple détruit, ils commencèrent d'avertir le public, d'aller sur ses gardes, de ne point communiquer autant qu'on pourroit, parce que la peste étoit véritablement dans Marseille; les personnes qui avoient toujours soutenu le contraire, et qui avoient par

là tenu le peuple dans une fausse sécurité, attendoient ce moment pour avouer qu'ils s'étoient trompées.

9° Les échevins firent alors un nouvel effort ils envoyèrent prendre d'autorité une quantité de charriots des bourgeois dans les campagnes avec leurs chevaux, et obtinrent un nombre de forçats de galères, qu'il falloit renouveler tous les huit jours parce qu'ils périssoient tous, ils occupèrent alors l'un et l'autre au transport des cadavres, se servant de tous les cimetières, de quelques églises et des terres le long des lisses, les plus commodes pour les ensevelir; le tout fut si bien ordonné et l'on travailla avec tant de diligence, qu'au cinquième du mois on avoit purgé la moitié de la ville.

10° Malgré l'attention des magistrats pour conduire sagement cet important travail, ils ne purent empêcher mille désordres qui arrivoient dans la confusion; les officiers qu'ils mettoient à la tête des tombereaux sacrifiant le bien public à leur propre intérêt, se laissoient corrompre à force d'argent et moyennant des sommes, ils alloient faire prendre un cadavre à un quartier et deux à un autre, quoiqu'ils n'avoient que trop moyen de faire partout leur charge, ils perdoient ainsi un tems si précieux, les forçats qui entroient dans les maisons pour en sortir les morts pilloient de tous côtés, et s'il s'y trouvoit un moribond, témoin de leurs largins ils avoient le secret de l'étoufer et de l'emporter dans leur charriot; d'autres ayant perdu tout sentiment d'humanité, avoient la cruauté d'y jeter des mourans lorsqu'ils se trouvoient à portée.

11° Les échevins, qui apprirent quelque chose de ces exécrables manœuvres, firent châtier quelques coupables et furent eux-mêmes avec les tombereaux, en chaperon, pour les faire charger et décharger, ils demandèrent en même tems de nouveaux forçats à Messieurs des Galères,

avec des soldats pour faire observer la police; ils obtinrent le tout avec beaucoup de peine et ils continuèrent à faire purger la ville des cadavres avec tant de succès que le 8 la ville en fût presque toute nette.

12° Dans ce cahos de trouble et de confusion il n'y eut plus de distinction dans les funérailles: l'honnête homme, le gueux, le chrétien, l'hérétique, le prêtre, le ture, tout étoit confondu dans le même tombereau.

13° La pourriture sortie de la ville fut un grand bien pour empêcher l'infection de l'air que l'on craignoit mais ce remède n'arrêta nullement le feu dont la ville étoit embrasée. Il fit ces jours là des ravages épouvantables à cause d'un petit vent frais que nous eûmes: on vit mourir cinquante personnes dans une nuit à de petites rues, au quartier Saint-Jean, de la longueur de soixante à quatre-vingt pas.

14° L'évêque, alors qui étoit resté avec cinq ou six prêtres, touché de compassion à la vue de tant de misérables de qui le corps et l'âme péroissoit à la fois, agissoit toujours dans ces jours d'affliction. On le voyoit souvent dans les rues, donnant la bénédiction aux mourans, et les faisant confesser par son aumônier, où son secrétaire, le tout avec beaucoup de prudence et de charité.

IX

1° Du 9 au 12 du même mois, il mourut encore mille personnes par jour, quoique le nombre des vivans étoit diminué; les échevins continuèrent d'aller en chaperon à la tête des charriots, précédés de quatre soldats des galères avec la baïonnette au bout du fusil, et suivis d'autant, pour faire enlever les cadavres qu'on prenoit alors tous chauds.

2° Cependant on s'aperçut que les attaqués des jours auparavant trainoient plus longtems qu'à l'ordinaire, il en échappoit quelques-uns, de sorte qu'on jugeoit que le mal n'étoit plus si violent, et que son venin étoit un peu affaibli.

3° Le marquis de Langeron reçu le 10 un brevet de Commandant de cette ville, tant des troupes que des habitans, et comme maréchal de camp pour recevoir ses ordres de M. de Médavi qui étoit sur les frontières de Provence pour en tenir les passages fermés, le Gouverneur reçut aussi un brevet de commandant, avec quelque différence de l'autre qui établissoit M. de Langeron en chef; tous deux ensemble, de concert avec les échevins examinèrent d'abord les moyens les plus prompts pour faire finir le mal: le commandant écrivit sur le champ aux recteurs des hôpitaux, aux commissaires des quartiers, aux intendans de la santé et aux autres officiers municipaux de se rendre ici pour venir leur aider à sauver leur patrie leur parlant à tous en termes civils et honnêtes.

4° Un grand nombre d'enfans au lait alors dont les mères ou nourrices étoient mortes, n'étoient plus reçus nulle part, et périssoient misérablement; je ne puis me rappeler sans frémir d'avoir vu de mes propres yeux dans ce tems, des femmes en travail d'enfant couchées au milieu des rues, y souffrir de cruelles douleurs sans pouvoir par leurs cris attendrir personne pour leur donner une retraite: mais l'injure de l'air où elles étoient exposées, faisoit bientôt finir leur martyre avec leur vie; ainsi voyait-on le spectacle affreux d'une mère perdue avec son fruit, car il ne se trouvoit plus de chirurgiens pour en ouvrir le corps.

5° Il arriva ici le 13 cinq médecins ou chirurgiens de Montpellier, parmi lesquels étoient ceux qui étoient déjà venus, ils furent suivis bientôt après d'autres que la Cour

envoya de Paris et d'ailleurs, car il ne restoit plus ici que cinq médecins ou chirurgiens; de tout le reste, les uns avoient pris la fuite depuis le commencement de la contagion (ceux-là furent déchus par les échevins de leur agrégation pour toujours et même dépouillés du privilège de citoyens de Marseille), d'autres étoient morts, d'autres enfin étoient malades.

6° Le feu dans ce tems là eut saisi généralement toute la ville, toutes les maisons religieuses qui avoient communiqué furent attaquées et il avoit déjà péri la moitié des prêtres, tant séculiers que réguliers presque tout le reste étoit malade, il y avoit toujours beaucoup de morts aux galères: l'on apprit dans ce tems là que la peste étoit dans tous les quartiers du terroir et que de là, elle s'étoit glissée jusqu'à Aubagne, Cassis et Allauch, villages à 3 ou 4 lieues de la ville, elle terrassoit tous les jours pour le moins deux cents personnes au quartier de Saint-Jean dans la ville parce qu'il y avoit encore une fourmilière de peuple, quantité de maisons où il y avoit jusqu'à 40 personnes auparavant, étoient déjà inhabitées, le mal avoit tout emporté.

X

1° Du 14 au 17, quoique le nombre des morts diminua, il resta quantité de cadavres dans les rues de la ville habitées et encore plus, dans les quartiers où tout avoit péri; la place de la Tourette où il n'y avoit plus de vivans, étoit couverte de corps morts qui y pourrissoient depuis quelques jours, parce qu'on avoit toujours négligé ce quartier, pour purger ceux qui étoient habités; on y laissa même accumuler les cadavres à dessein et l'on y creusa pour ouvrir une concavité qui est sur le lieu, où fut jeté tout ce

qui se trouva auprès ou aux environs, ce qui fut très promptement exécuté et très à propos puisqu'on y ensevelit de douze à quinze cents cadavres.

2° Les rues étoient alors couvertes d'ordure, de meubles infestés, et des hardes des morts; on n'auroit su faire un pas sans y marcher dessus; rien ne montrait mieux la misère que le pavé qui étoit partout un vrai cloaque: aussi ne voyait-on fréquenter que très peu de monde, la ville étoit tellement déserte que l'herbe commençoit à croître dans les rues, une infinité de maisons inhabitées et ne servoient plus de demeure qu'aux chauves-souris et aux hiboux.

3° Dans le triste état ou étoit la ville, on s'aperçut qu'il étoit mort les trois quarts des boulangers, et la moitié de ceux qui restoit étoient malades, de sorte que ceux qui étoient en santé ne pouvoient plus suffire pour donner du pain à trente mille personnes, qui tout au plus restoit dans la ville en état de manger; il n'y avoit pas non plus de bouchers et de coupeuses, de sorte qu'avec de la farine et des moutons on ne pouvoit avoir, pour de l'argent, ni pain ni viande, et l'on manquoit de l'un et de l'autre, une si pressante nécessité obligea les échevins de faire venir par force les boulangers, qui étoient retirés en campagne, d'envoyer chercher à Arles des bouchers, et de donner un sol par livre, à qui viendrait distribuer la viande de manière, qu'ils remédièrent insensiblement à ces deux inconvénients.

XI

1° Le 18 et le 19, on s'aperçut que le nombre des cadavres étoit bien diminué et celui des malades aussi, même en proportion du monde qui restoit en vie, car il n'y eut

plus la troisième partie des charriots employée ; on reconnut aussi qu'il échappoit beaucoup d'attaqués dont la moitié voyoient bientôt fluer leur bubon ou charbon, il se débita alors une quantité prodigieuse d'emplâtres et l'on ne voyoit que boiteux et boiteuses dans les rues.

2° Dans ce tems-là, les échevins firent un vœu au nom de la ville, en présence de l'Evêque, pour demander à Dieu la délivrance de ce fléau, car tous les secours humains étoient alors inutiles et il n'y avoit que la main de Dieu qui pût nous guérir ; ce vœu consista en l'établissement qu'ils promirent de faire, d'un hôpital pour les pauvres filles orphelines, qui étoit déjà commencé, et il fut assigné une pension de deux mille livres pour son entretien.

3°. Il est bon d'observer ici les effets qu'à produit cette bizarre et terrible maladie sur chaque corps pour nous détromper de mille contes fabuleux qu'on fait de la peste. Cette maladie agit si différemment, selon la disposition où elle trouve le sang, qu'il semble régner sept ou huit maladies à la fois qui changent toutes les semaines ; elle attaque indifféremment toutes sortes de personnes, hommes, femmes, jeunes, vieux, faibles, robustes, pauvres et aisés sans distinction ; elle ne se communique point aux bêtes. Il est un tems que les attaqués, j'entends le plus grand nombre, sont saisis d'une violente fièvre qui les tue dans un ou deux jours, sans qu'il paraisse aucune marque extérieure, c'est l'état le plus dangereux et le plus funeste, il en est un autre que presque tous ont des marques extérieures, alors il en échappe quelques-uns et il en est un autre où le mal a moins de vigueur : si l'on a de ces tumeurs, ou elles fluent facilement, ou elles n'ont pas la force de pousser et se dissipent bientôt, et, si l'on n'en a point, une bonne sueur tire d'affaire ; généralement parlant, il y a beaucoup d'attaqués et peu d'échappés.

On ne peut pas juger sur un seul malade si la peste est dans une ville, parce qu'il y a différens symptômes qui sont communs avec d'autres maladies, le mal ou la pesanteur de tête et le vomissement sont les plus fréquents : les frissons, le grand abattement, le mal aux reins et la diarrhée se rencontrent aussi ; les marques extérieures sont les bubons et les glandes qui paraissent aux aines et sous les aisselles, les charbons et pustules qui sortent au visage, sur les bras, aux cuisses et sur les côtés de l'estomac. Il n'y a point de malades qui n'aie quelqu'un de ces symptômes ou de ces marques, qui plus, qui moins, il y en a qui ont presque tout à la fois. Il n'y a point de ces signes avec lesquels on ne meure et on n'échappe ; il est vrai comme on a dit de tous tems, que c'est une bonne marque de voir crever le bubon ou charbon ; mais ce n'est pas un signe certain que le malade échappera, car de ceux qui avoient le bubon crevé, il en est mort tout au moins autant qu'il en a échappé ; c'est un meilleur signe lorsque la glande ou le bubon se ramollit, presque tous le voient dissiper bientôt et en échappent ; les charbons et pustules au visage sont mortels ; lorsqu'ils paraissent ailleurs il y a plus d'espoir, il y a tout à craindre de la diarrhée avec le mal aux reins.

Il n'y a point de règle pour le tems que l'attaqué est ainsi échappé, il en meurt subitement dans douze heures, dans vingt-quatre heures, le plus grand nombre dans deux ou trois jours ; mais il y en a qui traînent jusqu'à douze, quinze, dix-huit et vingt jours et meurent après ; cependant on peut en quelque manière, conjecturer si le malade échappera ou non, si dès la première atteinte du mal, il reste dans l'assoupissement avec le visage rouge, ou même gai avec les yeux étincelans et égarés, avec la langue bourbeuse, c'est signe de mort : si au contraire, il ne fait que vomir ou que son mal de tête et son mal aux reins lui lais-

sent la liberté de ses sens et celle d'agir, il y a tout à espérer qu'il échappera. C'est un abus de croire (comme nos levantins disoient), que les cadavres des pestiférés sont tous noirs et deviennent mous et livides : les uns sont noirs, d'autres jaunes, plusieurs restent pourpres, le plus grand nombre blancs, et presque tous deviennent raides comme s'ils étoient morts d'une autre maladie, la marque à laquelle on peut le mieux distinguer, c'est un épanchement du sang qu'on voit sur la chair et aux lèvres brûlées.

Au reste, il n'y a guère de mort plus douce que celle d'un pestiféré, mais en même tems de plus dangereuse pour son âme, la première incommodité qui le frappe lui saisit d'ordinaire tous les sens, sans lui causer de la douleur, le délire succède bientôt après et ne finit souvent que par la mort ; il est des malades qui meurent sans agonie et d'autres qui l'ont si forte, qu'étant agités par une frénésie, épouvantable, ils se précipitent par les fenêtres. L'expérience nous a fait voir que tous les remèdes sont inutiles si la nature d'elle-même n'a pas la force de pouvoir résister à la violence du mal, ils ne font même qu'irriter la fièvre brûlante qui ne manque jamais, de sorte qu'un malade n'a besoin que de bouillon et d'un emplâtre avec un onguent des plus simples, lorsque la plaie est ouverte, pour la faire suppurer : on peut ajouter un cataplasme pourrissant pour mûrir la tumeur lorsqu'elle a peine à crever. Le meilleur remède est celui de se former une idée de la peste comme d'un feu violent en se figurant les hommes comme de la poudre à canon et sur cela prendre ses mesures.

4° Les échevins occupèrent le 20 tous les forçats qui leur restoient oisifs à ramasser au Cours et aux places publiques, les meubles, hardes, haillons dont les rues étoient couvertes ; ils en brûlèrent ce jour-là au moins 200 charretées ; nous vîmes donc une infinité de feux de misère qui

formèrent un nuage de fumée dont l'odeur n'étoit point dangereuse, mais désagréable; il y eut en même tems ordres aux commissaires, de la part du Commandant, du Gouverneur et des Echevins de brûler chacun ces sortes de meubles qu'ils pourroient trouver dans la suite à leur département, ce qui ne fut point exécuté. Ce même jour, on dressa plusieurs potences aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour réprimer l'insolence de beaucoup d'artisans et revendeurs qui ne reconnoissoient plus de police ni de subordination; il arriva encore ce jour-là trois médecins de Paris, et l'on résolut de prendre l'hôpital de la Charité pour y mettre les malades.

XII

1° Le 25, le mal reprit sa vigueur et se fit sentir avec toute sa force, alors l'historien eut peur. Il y eut beaucoup de morts prompts et tous les charriots furent de nouveau employés au transport des cadavres qui arrivoient bien à quatre cents par jour; mais ils étoient enlevés avec tant de soin qu'on ne les voyait pas longtemps dans les rues, on avoit dans ce tems-là quantité de gens qui y travailloient volontiers parce qu'ils étoient échappés de maladie et qu'ils s'enrichissoient de rapines et de pillages.

2° Il parut encore des tentes aux rues, aux places publiques et le long des lisses qui servoient d'hôpitaux aux malades, la ville fut alors dans un état bien triste, l'herbe étoit déjà haute dans les rues et il régnoit partout une tranquillité et un calme, bien opposés au bruit que le commerce y produit d'ordinaire, cette fausse paix, dont nous étions tous surpris, inspiroit la mélancolie, la terreur.

3° Quelques jours après les échevins firent occuper les chiourmes à nettoyer les rues remplies d'ordure et de

fumier et donnèrent aux prud'hommes des pêcheurs le soin de purger la ville des chats et chiens morts qu'on voyoit en quantité dans les rues et dans le port, ce qui fut exécuté.

4° Le 26, le lieutenant de l'amirauté qui s'étoit porté à l'île de Jarre y fit brûler, d'ordre de la Cour le vaisseau et le chargement du capitaine Chataud, il y reste après pour instruire le procès de ce capitaine et entendre la déposition de l'équipage.

XIII

1° Au commencement du mois d'octobre la maladie diminua encore et il ne mourut tout au plus que 200 personnes par jour, mais elle avoit des effets bien opposés, suivant les dispositions des attaqués; les uns, n'avoient plus qu'une glande qui ne leur causait ni mal de tête ni vomissemens et qui se dissipoit sans crever, d'autres étoient surpris d'une fièvre violente, qui ne leur donnoit pas le temps de respirer, ils étoient morts dans moins de vingt-quatre heures, tels sont les bizarres effets de la peste.

2° La ville fut nette le 6 ou le 7, les rues auroient été tout à fait propres, s'il n'y avoit resté les meubles infectés qu'on jettoit journellement des fenêtres; les personnes qui travailloient pour l'utilité publique et qui alloient depuis longtems à cheval dans la ville commencèrent alors à s'habiller de toile cirée qui n'est point susceptible, et M. de Langeron, qui avoit reçu quelques troupes, donna toute son attention à faire venir par la force tous les commissaires, intendans de la santé et recteurs des hôpitaux qui étoient à la campagne, il essaya même des rigueurs envers quelques-uns, pour les y obliger, parce qu'ils avoient jusqu'alors méprisé ses ordres; il fit aussi une ordonnance à

son nom seul pour défendre l'entrée et la sortie des malades et des meubles, pour faire arrêter aux portes de la ville les boulangers, bouchers et autres ouvriers nécessaires à la vie qui voudroient sortir, défendant en outre l'entrée des femmes, des raisins et des chiens.

3° Dans ce même tems on commença à recevoir les malades à l'Hôpital de la Charité et à celui qu'on avoit fait dans les allées du jeu de mail, on fit aussi des lits de planches, clouées sur deux bâtons, avec quoi on occupa quantité de forçats pour y transporter ceux qui ne pouvoient pas marcher, ou distribuer à chacun des médecins et chirurgiens pour leur donner toutes sortes de secours, et l'on mit un aumônier à leur porte pour absoudre les malades en entrant; dans trois ou quatre jours tous les pauvres malades furent renfermés dans les hôpitaux, ce qui fut un grand bien pour la ville.

XIV

1° Du 10 au 12, le nombre des malades et des morts diminua donc tout à coup à nos yeux, on ne trouvoit tout au plus dans la ville que 50 cadavres par jour, il ne parut plus de nouvelles maisons attaquées ce qui fit d'abord croire que le mal ne se communiquoit plus si facilement et qu'il avoit beaucoup perdu de sa vigueur, quantité de personnes avoient de légères attaques, une fièvre les tenoit un ou deux jours au lit, et ils en étoient quittes, et se remettoient sur pied après une bonne sueur; cet adoucissement fit alors luire sur nous un rayon d'espérance.

2° On commença dans ce tems-là à voir dissiper l'orage et à respirer sous un ciel plus doux, la ville étoit déjà en quelque manière habitable, les rues en étoient nettes, il n'y

paraissoit plus de tentes, on eut suffisamment de pain et de viande et l'on vit alors naître quelques trafics, quelque mouvement pour le détail des vivres et des denrées, qui quoique peu de chose, ne laissa pas que de nous réjouir et de nous ouvrir le cœur, serré par tant de tristes objets que nous avions vus.

Dans ce tems là, nous vîmes paraître la plupart des personnes que M. de Langeron avoit envoyé prendre : ils furent même suivis de quelques familles qui se retiroient de leurs campagnes pour venir camper dans leurs maisons, afin d'avoir plus facilement leur nécessaire et d'y être plus tranquilles, en effet, il y avoit alors plus de sûreté dans la ville qu'à son terroir, où la contagion avoit encore toute sa force et y continuoit ses ravages avec beaucoup de violence, tellement qu'il fut impossible d'achever les vendanges, et l'on vit pourrir beaucoup de raisins sur la vigne.

XV

1° Au 15 ou 16 de ce mois, nous vîmes beaucoup plus de fièvres pourprées qu'auparavant, il parût même des fièvres simplement malignes qui nous annonçoient (suivant les préjugés qu'on avoit), à la fin de nos malheurs, mais c'étoit toujours peste et nous avons fait la triste expérience que toutes les maladies qui en dérivent, où en guise desquelles la peste paroît, sont toutes mortelles, puisque malgré l'adoucissement que l'on voyoit de cette cruelle maladie, il mouroit encore cent personnes par jour dans la ville, compris les quatre hôpitaux.

2° Comme je n'ai encore parlé que de trois hôpitaux établis savoir : celui des Convalescens qu'on avoit étendu dans les jardins et dans les logemens voisins, pour pouvoir contenir quatre à cinq cents malades ; celui de la Charité

qui étoit le mieux en état et le plus commode pour autant, et celui du Jeu-de-Mail qui fut toujours un château en Espagne, construit avec des planches que le vent renversoît, et où les malades étoient fort mal, parce que la bise froide qui commençoit de régner, pénétoit jusque dans leurs lits, il est bon d'observer ici qu'il en fut établi un quatrième à la Corderie, proche Saint-Victor, pour les malades de la rive-neuve, qui pouvoit contenir deux cents malades; on faisoit le compte que les quatre hôpitaux ensemble en renfermoient de douze à quinze cents.

3° Comme dans ce tems-là, le nombre des malades étoit bien diminué, tous ceux qui furent attaqués depuis eurent des secours temporels, puisqu'il y avoit de la place de reste dans les hôpitaux pour ceux qu'on n'avoit pas le moyen de secourir, ou qu'on ne vouloit pas se donner la peine de secourir; les autres étoient soignés par les personnes de leur maison qui pouvoient éviter de prendre le mal en usant de beaucoup de précautions, il y en a des exemples, mais ils sont rares, ceux de voir toute une famille éteinte lorsqu'elle est attaquée sont plus fréquents.

4° On apprit dans ce même tems que la contagion étoit véritablement à Aix, à Pertuis, à Apt, qu'elle avoit fait des ravages épouvantables à Aubagne, qu'elle avoit passé à Auriol, en un mot à 32 villes, bourgs ou villages dans la province; on soupçonna aussi Lyon et d'autres villes du royaume où le mal auroit pu être porté par quantité de forgats des galères qu'on avoit cru morts dans la ville depuis qu'ils y travailloient, mais qui s'étoient sauvés pour aller à leur pays; ils usoient pour réussir à leurs desseins de plusieurs stratagèmes, les uns, entrant dans les maisons pour aller prendre les cadavres où personne ne les suivait, se travestissoient là où ils trouvoient les habits les plus convenables, mais comme on s'aperçut le soir

à la retraite qu'il en manquoit du nombre qu'on avoit compté le matin, on se ravisa; on les faisoit répondre les uns des autres, et l'on en fit un catalogue; alors ils trouvèrent un moyen plus fin et plus subtil pour tromper les officiers qui les commandoient lorsqu'on vouloit en favoriser un, ses camarades, qui lui favorisoient sa liberté, le faisoient décamper travesti, et d'abord qu'il étoit parti, ils habilloient un cadavre (qu'on ne trouvoit que trop facilement), de ses habits et déclaroient à leurs officiers que c'étoit là le corps d'un tel, on en surprit plusieurs et le 16 du dit mois on en fusilla un qu'on avoit arrêté lorsqu'il escaladoit les murs.

5° Nous apprîmes aussi que Genève, les cantons suisses, l'Allemagne, la Savoie et toute l'Italie avoient interdit tout commerce avec la France; Gênes ajoutoit à celà la précaution de n'admettre point les lettres de Marseille et de les faire brûler en arrivant. Ces nouvelles étoient d'autant plus affligeantes pour nous qu'on n'a jamais ouï dire que l'on aie refusé en Italie les lettres du Levant, écrites d'un endroit où étoit la peste; ces républicains croyoient peut-être que chaque lettre de Marseille portoit un bubon ou une pustule.

6° On jugeroit que dès que la maladie commença à calmer le petit nombre de malades auroit eu quelques secours spirituels, mais on peut dire, à la honte des prêtres, chanoines et religieux retirés dans les campagnes voisines, que depuis que nous eûmes perdu les véritables ministres du Seigneur, que nous regrettons et dont il est déjà parlé, les trois quarts des pestiférés sont morts sans confession, au grand regret de notre digne prélat qui mit alors tout son zèle et toute son autorité en usage pour procurer ces secours aux malades, il somma et interpella à cet effet les chanoines de la paroisse Saint-Martin et de celle de N.-D.

des Accoules de se rendre ici, pour vaquer à leurs fonctions, attendu que leurs vicaires étoient morts ou malades et que d'ailleurs, dans cette triste situation ils n'auroient même pas pu suffire à tout. Il leur déclara en même tems que, s'ils ne se rendoient pas à leur devoir dans un tems fixé, il pourvoiroit à remplir leur place par des prêtres plus zélés et qu'il les mettroit en possession de leur canonicat, comme à des bénéfices vacants, et, comme il y en eut plusieurs de la paroisse Saint-Martin qui ne parurent point dans le tems porté par cette admonition, il nomma à leur place de nouveaux chanoines, on a toujours vu des Jésuites et des Capucins qui se sont généreusement livrés à la mort pour confesser les malades.

7° Du 18 au 23, le nombre des morts dans la ville n'arrivoit pas à vingt par jour, mais le 24, après un grand vent de froid de deux jours, il y en eut au dessus de cent sans compter les hôpitaux. Les religieuses des Augustines et d'autres furent attaquées dans ce tems-là, ce qui jeta de nouveau l'alarme dans les esprits.

XVI

1° Le 26, le nombre des cadavres ne passa pas trente compris les hôpitaux, ce qui fit renaître nos espérances.

2° On observa dans ce tems là qu'on peut être attaqué deux fois dans une même peste, on a vu des personnes qui ont eu plusieurs légères attaques, comme le mal de tête et le vomissement, avec une fièvre d'un ou deux jours et se remettoient d'abord sur pied, après une sueur, et de huit en huit jours avoir la même chose deux, trois, jusques à quatre fois et d'ordinaire, il paroissoit des tumeurs à la dernière attaque; la plupart de ceux-là ont échappé, on ne peut pas donc compter d'être bien guéris si on n'a eu

ni bubon, ni charbon, on avoit déjà vu aussi des personnes qui avoient en deux fois des marques extérieures, mais le cas est aussi rare que celui d'une personne qui fréquentant les malades sans précautions n'a jamais eu la peste; sur cinq cents, à peine en trouve-t-on un. On a vu des hommes qui ont toujours travaillé au transport des cadavres sans être pris, toujours plus scélérats à mesure qu'ils se connoissoient moins susceptibles de la maladie, l'on dit qu'un de ceux-là voulut par curiosité, voir comment étoit faite la peste; découvrit un cadavre, et maniant son bubon, il le creva et le pus lui rejaillit au visage; il se frotta avec la chemise du mort et n'a jamais été attaqué.

3° On a vu, de la part de ces misérables, et de quelques malades à demi guéris dans les hôpitaux, où l'on n'avoit pas pu séparer les deux sexes avec assez d'ordre, des abominations qui font honte à l'humanité; nous avons été convaincus, dans ces tems de mortalité, que lorsqu'on a vécu dans le crime, on le porte avec soi jusqu'au tombeau.

4° Plusieurs maisons où l'on avoit été enfermé depuis le tems de la contagion furent attaquées ce qui faisoit dire à quelques personnes qu'il y avoit de l'infection dans l'air, mais on revint facilement de cette erreur; puisqu'on découvrit quelque secrète communication à la plupart de ces maisons et l'on peut juger aisément qu'il y en avoit aussi eu dans les autres, puisqu'une infinité de maisons où l'on a été rigide sur les précautions et qui ont eu des malades à droite, à gauche, même à leur porte, se sont conservées.

5° Je distingue quatre sortes de conduite dans les habitants de cette ville le tems de la peste: les premiers, ou opiniâtré ou faute de jugement, s'exposoient à toutes sortes de dangers, les seconds fréquentoient toujours dehors, s'éloignant des malades mais ne fuyant pas ceux qui leur paroissoient en santé, ces deux sortes de conduite sont

très dangereuses, il est peu de ces personnes-là qui n'ayant ressenti les effets de la maladie; les troisièmes sortoient toujours dans tous les tems, ne touchant ni n'approchant personne, les derniers étoient enfermés avec précaution dans leurs maisons, ceux-ci n'ont jamais été atteints; de sorte que l'on peut dire que ceux qui ont la peste vont la chercher ou ne la fuyent pas assez.

6° On n'est cependant pas à couvert d'un cas imprévu comme de l'imprudence d'un domestique, car l'on a observé que de dix maisons bourgeoises atteintes, il y en eut neuf où le malade a commencé par un; parce qu'ils ne connaissent pas le danger, ainsi, si l'on est obligé de rester où est la peste, le parti le plus sûr est de se séparer de communication avec tout le monde, même avec les personnes de la maison, il est bon dans un tems de contagion d'observer un régime, se nourrir d'alimens humectans, de manger sobrement, boire tempéré, souper légèrement et ne point se médicamenter, ni prendre de préservatif, puisqu'il y en a aucun d'efficace: avec cela, rien ne rend plus inaccessible au mal que la tranquillité et la vie sans chagrin et sans agitation mais le grand secret est de prendre la fuite de bonne heure et d'aller bien loin.

XVII

1° Le 30 et 31, il n'y eut tout au plus que vingt cadavres par jour, compris les hôpitaux, où on ne voyoit entrer que cinq ou six malades par jour, tellement qu'y ayant de la place de reste, on y admit les malades du terroir; on s'aperçut que ceux qu'on trouvoient en ville étoient attaqués depuis longtems, et qu'il n'en tomboit plus de nouveau de sorte qu'on jugea alors que le mal étoit fini; les

médecins même de Montpellier et d'ici en convinrent et déclarèrent alors qu'on pouvoit sortir librement sans craindre la communication ; les plus sincères déclarèrent aussi qu'il n'est point de maladie où les médecins soient plus inutiles, qu'ils pouvoient tout au plus favoriser la guérison du malade, mais qu'ils ne peuvent pas se flatter de l'espérer ; en effet on a été bien convaincu par expérience que si l'attaqué n'a pas la force par lui-même de résister à la violence du mal qu'il a, tous les remèdes sont, comme je l'ai déjà dit, inutiles. Cependant la dépense des médecins n'étoit pas la plus petite, car il y en avoit d'étrangers qui se faisoient payer jusqu'à deux cents francs par jour.

2° Cinq à six domestiques ayant été attaqués à la fois à l'Evêché on obligea l'Evêque, qui y restoit fort tranquillement, d'en sortir et se retirer dans une maison particulière où il ne fut pas plus heureux, puisque de cinq prêtres qu'il avoit conservé auprès de lui, il en tomba quatre malades à ses côtés cela ne fut pas capable de l'ébranler et il continua d'être avec une fermeté admirable. Le 1^{er} du mois de novembre, jour de la Toussaint, il fit dresser un autel sous une tente au bout du cours, du côté de la porte d'Aix. Il y fut le matin, marchant à pieds nus, depuis sa maison avec un flambeau à la main, accompagné des prêtres de la paroisse Saint-Ferréol, du nouveau chapitre de Saint-Martin et de celui des Accoules, il y dit une messe basse et il y fit une exhortation fort touchante au peuple qui l'environnoit et qui y étoit accouru en foule de toutes parts, beaucoup de personnes entendirent cette messe, mais non pas ce discours, les gens prudents se donnoient bien garde d'approcher la foule, car on craignoit encore la communication. On vit toujours ce bienheureux prélat attentif au soulagement des pauvres, il les consolait par ses paroles, et répandoit si abondamment ses aumônes,

qu'il donna tout ce qu'il avoit, et qu'il fut obligé d'emprunter pour vivre, il donna dans ce tems là un mandement, où il exposa toutes les horreurs de la peste et pour fléchir la colère de Dieu il voua son diocèse à fêter deux jours dans l'année; il créa ces deux fêtes l'une pour le Saint-Nom, l'autre pour le Sacré-Cœur de Jésus.

3° Comme le taux des denrées qu'on avoit fait ne s'exécutoit plus, parce que les changements qu'il y avoit eu sur les monnoies en avoient changé le prix, que sous ce prétexte les détaillans faisoient rançonner le peuple, qu'il se commettoit de cette manière une infinité d'usures, et que d'ailleurs la première taxe ne comprenoit pas tout ce qui étoit nécessaire à la vie, on en fit une seconde mieux circonscanciée et on tint pour cela une assemblée de plusieurs commissaires, il fut ordonné de la part du commandant et des échevins de l'exécuter, à peine de confiscation de la marchandise survendue et du fouet en cas de récidive, on manquoit encore dans ce tems là de bien des choses nécessaires à la vie, les échevins, qui faisoient du blé leur principal objet, en firent acheter non seulement en Languedoc et à Arles, mais encore ils expédièrent des vaisseaux au Levant avec des fonds pour en apporter, parce qu'ils craignoient avec raison d'en manquer qu'il ne falloit plus compter sur le commerce.

4° Sur quantité d'abus qui se glissoient alors dans la distribution du pain que les commissaires avoient toujours faite, les échevins la supprimèrent car bien des personnes qui auroient pu travailler s'abandonnoient à l'oisiveté de manière qu'à moins de 20 sols par jour on ne pouvoit pas faire travailler une femme; on augmenta en même tems le nombre des commissaires, pour ne donner qu'une île à chacun afin qu'on put mieux observer les malades qui venoient des campagnes à qui M. de Langeron défendoit rigoureusement l'entrée.

XVIII

1° Au 6 du même mois de novembre, il tomba de nouveaux malades dans la ville, il s'en présenta ensuite les dix, quinze, vingt par jour aux hôpitaux, ce qui nous surprit extrêmement. L'on vit bientôt après augmenter le nombre des cadavres qui passoit cinquante par jour, ce qui fut d'autant plus surprenant, que depuis huit à dix jours, la plupart des morts n'étoient que des enfans au lait et que nous nous voyions avancer vers la saison froide, ce qui nous fit craindre qu'il n'y eût une continuation de la maladie dans l'hiver.

2° Nous ne fûmes pas moins étonnés dans ce tems-là de voir une quantité de mariages parmi le peuple, on en publioit les 200 dans un dimanche, la plupart des veufs et des veuves, ce qu'il y a de plus remarquable en cela c'est que la fureur de se marier étoit si grande qu'un des mariés qui n'avoit pas eu la maladie du tems épousoit fort bien sans difficulté, l'autre de qui à peine le bubon étoit fermé, aussi voyoit-on bien des mariages empestés, l'évêque avoit voulu une fois empêcher ces mariages, mais on lui faisoit des menaces qui auroient chargé sa conscience; cependant il falloit donner des lettres à des veuves sans extrait mortuaire du mari, ce qui lui faisoit craindre de fâcheuses conséquences, en effet on a vu des femmes, qui ont profité de ces désordres pour se marier quoiqu'elles sussent bien leur mari en vie dans les pays étrangers, l'on en a vu d'autres, qui avoient déjà usé trois maris depuis la contagion, on se jouoit ainsi du sacrement dont on faisoit un concubinage: jamais le crime ne parût plus permis qu'alors, les vols et les démarches scandaleuses des libertins se faisoient à face ouverte.

3° Le 15, comme il continuoit de paraître de nouveaux malades et qu'on observoit que presque tous étoient gens nouvellement arrivés dans la ville, de la campagne ou d'ailleurs, le Commandant, le Gouverneur, les Echevins firent une ordonnance qui défendit l'entrée à tout le monde à moins qu'ils n'eussent la permission qu'ils donnoient sur un certificat de 40 jours de santé du lieu d'où ils partoient, ils donnoient en même tems tous leurs soins pour faire entrer dans les hôpitaux tous les malades qu'ils trouvoient dans la ville; le nombre des morts n'alloit pas pourtant au-dessus de 25 par jour.

4° Le 16, l'évêque toujours plus zélé à remplir les fonctions sacerdotales, fut aux Accoules, où il prononça aux prêtres de cette paroisse et à ceux de Saint-Martin, qui l'avoient suivi un fort beau discours, il monta ensuite sur la voûte de l'Eglise d'où il donna la bénédiction du Saint-Sacrement à la ville et à son terroir au son de toutes les cloches et au bruit du canon que la galère Reale tira, il fit après plusieurs ferventes prières, pour implorer le secours du ciel et pour désarmer la colère de Dieu; cette cérémonie fut du goût de tout le monde, parce qu'elle ne donna point lieu à une grande communication puisque la plupart des spectateurs étoient sur le toit de leurs maisons; ce saint prélat vouloit alors faire ouvrir les Eglises, mais ayant appris par les médecins le danger qu'il y avoit, il ordonna qu'elles restassent encore fermées comme elles l'étoient depuis longtemps, de sorte qu'il en paroissoit encore que nous fussions dans un pays chrétien par le baptême et le mariage.

XIX

1° Jusque la fin du même mois la maladie badinoit elle paraissoit et disparaissoit toutes les semaines ce qui tint leur esprit en suspens pour savoir le tour qu'elle pren-

droit; cependant sur l'assurance que les médecins donnoient qu'il n'y avoit plus rien à craindre des impressions d'un attouchement passager ceux qui avoient des habits de toile cirée le quittèrent, et beaucoup de personnes commencèrent à sortir librement pour prendre l'air, sans qu'il arrive rien de fâcheux à ceux qui se donnoient cette petite licence, sans s'exposer en s'approchant des malades, il venoit toujours quelques familles des campagnes de sorte que tous les jours la ville se repeuploit.

2° Le 28 du dit mois de novembre M. de Langeron donna une autre ordonnance, touchant les portes, qui furent alors gardées de manière qu'il n'entra plus que les paysans et messagers qui avoient des certificats de 40 jours de santé du lieu d'où ils partoient et qu'il ne se retire plus de famille des campagnes sans un billet de M. de Langeron qu'il donnoit sur un pareil certificat et sur celui d'un commissaire du département, où étoit la maison qu'on devoit venir habiter, qui attestoit comme elle étoit saine et purgée de toute infection, M. de Langeron assembla encore dans ce tems là un conseil composé des échevins, des juges de police et de quelques avocats pour connoître les délits, il condamna même deux femmes au fouet et deux hommes aux galères.

3° Le premier dimanche de décembre l'hôpital de la Rive-Neuve fût vidé et l'on transféra trente malades qui y restoient à celui de la Charité, de sorte qu'il ne resta plus que celui du Jeu-de-Mail et celui-là; la plupart des malades qui y restoient étoient des corps de qui le venin n'étoit pas bien évacué et dans lesquels il s'étoit formé des dépôts sur les bras et les jambes qui les rendoient comme paralytiques et incurables, il commença alors à paraître des malades ordinaires qu'on n'avoit que très rarement vu depuis la contagion, il se trouvoit même plusieurs malades de différentes espèces de ceux qu'on portoient à la

Charité, où l'on avoit soin de les vérifier pour renvoyer ceux qui n'avoient pas la peste, cet hôpital là suffit alors pour tous les malades de la ville, de sorte que celui du Jeu-de-Mail n'étoit rempli que des gens de la campagne où le feu brûloit plus vivement encore plus qu'ici.

4° Le 8, l'Evêque donna un mandement pour ordonner que toutes les paroisses et maisons religieuses fissent dire la messe à la porte de leur Eglise afin que le public put l'entendre, sans qu'il y eut de communication, ce qui fut exécuté.

5° Le sieur Pellissier, avocat du roi au siège de cette ville pour évoquer alors les causes qui surviendroient à lui, fit signifier un exploit aux échevins, par un huissier en robe accompagné de quatre archers, qui monta avec ce cortège à la maison de ville, il fut ensuite au palais pour siéger mais il s'y trouva des soldats, qui lui en fermèrent la porte et comme il vouloit la faire enfoncer par une bande d'archers et d'huissiers qui le suivoient, les soldats lui opposèrent la bouche du mousquet, en lui notifiant qu'ils avoient ordre de tirer sur lui en cas qu'il persista, il fut s'en plaindre à M. de Langeron qui lui répondit qu'il ne le connoissoit que comme un particulier.

6° Depuis lors il ne mourut plus dans la ville du monde que comme dans un autre tems, puisqu'un seul charriot qui la parcouroit toute ne trouvoit au plus que deux, trois ou quatre cadavres par jour, il entroit encore de quatre à six nouveaux malades par jour à la Charité. On trouva encore dans ce tems là des cadavres de deux mois dans des maisons abandonnées, les uns pourris qui tomboient en pièces, et d'autres dont il restoit presque que les ossements, parce que les chiens avoient mangé la chair.

7° On aura peine à croire que la rage de se marier continuoit de telle force parmi le peuple qu'on s'étouffoit aux

paroisses pour approcher l'autel, c'est pourtant une vérité, on avoit été obligé, depuis quelques jours, de ne permettre que ceux où il n'y auroit point mélange de sains avec les pestiférés, il y avoit à cet effet un médecin pour visiter les fiancés et leur donner des certificats de santé; il a assuré qu'il voyoit presque tous les jours des femmes qui avoient le courage de venir se faire visiter avec le bubon qui fluoit encore; cette fureur donnoit lieu à plusieurs raisonnemens, bien des gens crurent que la peste provoquoit à l'amour et qu'il y avoit un penchant extraordinaire à la propagation pour remplacer tant de monde qui avoit péri.

8° Le 13, M. de Langeron fit afficher une ordonnance portant que les commissaires marqueroient par une croix rouge toutes les maisons qui avoient été infectées, qu'il leur seroit fait ensuite deux ou trois parfums et que l'appartement du malade seroit blanchi. Le tout après avoir brûlé matelas, paillasses, couvertures, draps, oreillers, garnimens de lits et généralement tout ce qui auroit servi à l'usage du pestiféré; on reconnut alors par les marques des maisons, que de six il y en avoit cinq d'infectées, on eut grand soin de faire enlever les nouveaux malades, qui paroissoient, et de mettre un garde à la porte de ceux qui étoient à leur aise, pour se faire donner toutes sortes de secours à leurs maisons, lequel garde empêchoit que personne de cette maison en sortit.

XX

1° La semaine du 16 au 22 avec un grand vent du midi qui donna une grosse pluie on vit paroître un nombre de nouveaux malades qui surprit, il en entra jusqu'à 15 en un

jour à l'hôpital de la Charité et dans toute la semaine quarante-quatre, dont il ne mourut que la moitié, tous bien près de la maladie qui étoit mieux réglée alors qu'elle n'eut encore été, le public qui fut épouvanté de cette augmentation, craignant qu'il n'y eut un retour de cette fatale maladie, demandoit aux médecins leur sentiment sur notre situation, ils répondoient chacun selon leur intérêt particulier : les étrangers répandoient, dans l'esprit du public que ce que nous voyons étoit encore de vives étincelles du feu de la contagion capable de causer un nouvel embrasement, il leur convenoit de tenir ce langage, afin de profiter ici du bon tems, et n'être pas obligé de passer à Aix où la peste faisoit encore de grands ravages, ceux d'ici au contraire qui auroient voulu voir les autres bien loin, disoient que la peste étoit finie, depuis deux mois, que ce que nous voyions n'étoit pas une suite de la maladie mais un faible reste.

2° Du 22 au 26 il continue d'entrer six ou sept nouveaux malades par jour à l'hôpital de la Charité, qui faisoit le principal objet de notre attention, il y eut même quelques nouvelles maisons attaquées ce qui augmenta la peur dans le public qui craignoit que ce ne fut là le commencement d'une rechute ; il y avoit même une affection de la part des personnes qui travailloient pour la ville, aussi forte pour alarmer alors le public, comme ils l'avoient eu dans le mois d'août pour lui cacher la peste ; cependant il paroissoit que dans un sens ce nombre de nouveaux malades qui entroient à l'hôpital, plus grand qu'il n'avoit été un mois avant, devoit étonner, mais lorsqu'on vouloit se donner la peine d'en chercher la raison, on étoit bientôt rassuré car, en allant à l'origine de ces maladies, on trouvoit qu'elles étoient produites par des imprudences outrées, et qu'il paroissoit

plus de malades qu'auparavant parce qu'on étoit plus exact à les chercher et les faire enlever de leurs maisons.

3° Le trafic augmentoit cependant tous les jours, on commença à voir travailler les artisans et naître les plaisirs parmi le peuple grossier qui ne voit pas le précipice, lors même qu'il y est tombé, il est vrai que les basses gens avoient plus de raison de se réjouir que les autres, car il en étoit peu, qui par des héritages et des rapines, ne fussent bien à leur aise et en état de contenir la vanité qui paroissoit par leurs habits qui les faisoient méconnoître; ils tenoient ainsi la place des riches, car l'argent étoit tout passé entre leurs mains et les bourgeois étoient épuisés, par les dépenses excessives qu'ils avoient été obligés de faire.

XXI

1° A la fin du mois il ne parût plus que trois ou quatre malades par jour qui étoient enlevés avec soin pour être portés à l'hôpital de la Charité. Parmi ces nouveaux malades il y en avoit plusieurs qui tomboient en rechute mais qui échappoient tous, les autres étoient attaqués par des imprudences outrées comme les jeunes gens par le libertinage et d'autres par l'avarice en touchant, cachant ou remuant des meubles infectés de sorte que l'on ne prenoit plus le mal que de propos délibéré ce qui fit observer qu'il y avoit encore de la peste sans contagion; la grande communication qu'il y avoit sans qu'il arriva rien de fâcheux nous confirmoit dans cette pensée, dès lors tous les hommes renfermés sortirent librement, aucun ne s'est repenti que ceux qui se précipitèrent; il ne resta donc plus que les dames qui gardoient la maison comme en Espagne.

2° Le 31, l'Evêque ramassa les débris du clergé, il en forma une procession générale et sortit de la porte de Rome avec le saint Sacrement précédé d'une compagnie d'infanterie avec la baïonnette au bout du fusil et suivi d'autant; cette dévote procession passa le long des lisses en chantant le Miserere, la bénédiction fut donnée à toutes les portes et l'on rentra par celle de la Joliette, ce prélat interdit alors les Jacobins parce qu'ils avoient ouvert les églises contre ses ordres.

3° Le premier jour de l'an 1721, M. de Langeron fut complimenté le matin par les échevins en corps. L'Evêque, les deux commandants des citadelles et par une députation de l'abbaye de Saint-Victor, il rendit l'après-midi toutes ces visites et fut salué de sept coups de canon en entrant et d'autant en sortant de la citadelle de Saint-Nicolas et du fort Saint-Jean.

4° Le commandant donna ce même jour une ordonnance pour la désinfection portant que les commissaires généraux qu'il étalbit en même tems feroient prendre tous les meubles infectés des maisons pour les faire transporter à Arene où il y avoit des gens destinés pour les purger en les jetant dans l'eau bouillante, que ces mêmes commissaires feroient donner trois parfums aux maisons empestées, dont deux seroient faits avec de la poudre à canon et l'autre à l'ordinaire et qu'ensuite les murailles seroient lavées avec du vinaigre.

5° Le 2 janvier l'on eut avis de la Cour que les Echevins et les officiers municipaux étoient confirmés pour la nouvelle année et qu'il n'y auroit point d'élection, l'on apprit alors que M. de Langeron avait eu une bonne abbaye.

6° On trouva ce même jour un des cadavres qu'on prenoit dans la rue, comme mort de la peste, qui avoit été tué à coups de pied sur l'estomac, dont on dressa un procès-

verbal. Jamais occasion plus favorable pour les meurtres et pour les assassins que le tems de cette peste. Personne ne peut savoir s'il s'en est beaucoup commis, il n'y a que Dieu. On commença alors à voir des funérailles pour des morts de maladie ordinaire, on voyoit avec plaisir un enterrement parce qu'on étoit accoutumé à voir jeter les cadavres pour ainsi dire à la voirie, de sorte que ce qui étoit un objet de tristesse dans un autre tems étoit dans celui-ci un sujet de joie.

7° Le 8 on voulut exécuter l'ordonnance de la désinfection mais comme cent personnes à midi n'eurent pas purgé dix maisons et qu'à s'y prendre de cette façon il y en avoit pour six mois, on suspendit cet ouvrage pour prendre une autre route.

8° Le 13 on commença d'exécuter une nouvelle ordonnance pour purger la ville où l'on prit un autre tour: il y eut ordre à tous les particuliers de se désinfecter eux-mêmes en lessivant tous les meubles, et aux commissaires généraux de désinfecter les maisons inhabitées à la manière portée par la précédente ordonnance; la ville fut bientôt tout en mouvement pour la désinfection: le port, le cours, les places publiques et les toits des maisons furent d'abord couverts de laine de matelas qu'on mettoit à sécher après l'avoir jetée dans l'eau bouillante; douze ou quinze brigades de commissaires généraux travailloient aux maisons abandonnées, dans tous les quartiers, de sorte que tout alloit bon train.

9° Le 25 on établit de nouvelles barrières à une lieue et demie de la ville, aux avenues où il n'y en avoit pas afin de couper la communication des étrangers avec le terroir de la ville: les portes furent gardées plus rigoureusement et l'on ne reçut plus les personnes de dehors les barrières qu'avec une quarantaine dans le terroir, même avec celles qui venoient avec un certificat de santé.

10° Ce même jour les médecins de Montpellier qui avoient été ici les premiers partirent pour Aix par ordre de la Cour parce qu'ils étoient inutiles ici.

11° Pendant tout ce mois, il entra toujours trois ou quatre nouveaux malades de peste par jour aux hôpitaux, il est vrai que c'étoit là tout ce qui en tomboit, puisqu'il y avoit déjà quinze jours qu'on ne voyoit plus le charriot dans la ville parce qu'il n'y avoit par conséquent plus de cadavres pestiférés.

XXII

1° On continua le mois de février la désinfection générale avec beaucoup de succès; il y eut des intervalles de cinq ou six jours pendant lesquels on ne voyoit aucun nouveau malade, cependant il en entra ce mois là 30 ou 40 dans les hôpitaux.

XXIII

1° Au commencement du mois de mars, il restoit à savoir la manière de désinfecter les églises, les maisons claustrales, les ornemens et les caveaux, et qui devoit l'ordonner; il s'éleva à ce sujet une contestation entre l'Evêque et le Commandant qui prétendoient avoir tous deux le droit d'y faire travailler. L'Evêque avoit déjà fait imprimer une ordonnance pour cette désinfection, mais M. de Langeron en empêcha l'exécution et il en fit une à son tour; elle différoit en ce que l'Evêque vouloit faire plomber et condamner les caveaux infectés et le Commandant vouloit les faire ouvrir pour y faire jeter des fascines goudronnées et allumées afin que tout ce qui étoit dedans fut con-

sumé par le feu ; ces deux ordonnances furent envoyées en Cour pour faire examiner laquelle il convenoit mieux d'exécuter.

2° Le 5, la désinfection des maisons finie, les commissaires généraux commencèrent la visite générale des lieux désinfectés, ils avoient à cet effet un homme de confiance qu'on faisoit monter dans chaque maison pour examiner si tout avoit été fait dans l'ordre, et particulièrement, pour voir si la laine des matelas avoit été lavée, et l'on en prenoit d'exactes informations du commissaire de l'île et du voisinage, tous les meubles qu'on trouva n'être pas bien désinfectés furent confisqués et brûlés, cette revue fut achevée à la fin du mois.

3° Tandis que l'on faisoit observer une quarantaine aux personnes qui venoient des lieux sains, il arriva un vaisseau de Toulon où la peste s'allumoit avec véhémence, il fut reçu, au grand étonnement de tout le monde et, qui plus est, il fut permis à quelques personnes de considération d'aller faire quarantaine à leur campagne où elle fut très mal observée.

4° Le 15, comme on prévoyoit qu'il se passeroit bien du tems avant qu'on eut une réponse de la Cour, l'Evêque et le commandant convinrent de nommer des commissaires ; l'un des prêtres, l'autre des laïques pour faire désinfecter les églises excepté cinq dont les tombeaux étoient infectés, parce que leur difficulté ne rouloit que sur ce point là ainsi l'on travailla de cette façon par intérim.

5° Le 20, l'Evêque donna la bénédiction aux Capucins à l'occasion d'une fête, il y eut grande affluence de monde et, comme il devoit continuer pendant l'octave nonobstant les représentations du Commandant, sur le risque que l'on couroit en donnant lieu à une assemblée trop nombreuse ; ce dernier envoya le lendemain des soldats à la porte de

l'Eglise pour empêcher le peuple d'y rentrer, il fut obligé bientôt après d'établir une sentinelle à toutes les portes des églises, dimanches et fêtes, car les ecclésiastiques y laissoient entrer tout le monde malgré ses ordres.

6° Dans tout ce mois, il n'y eut que vingt-cinq malades et huit morts; le froid qui se faisoit sentir vivement ne retardoit ni ne précipitoit la déclinaison de la maladie: cependant chacun étoit encore dans l'erreur de croire qu'il y a des saisons plus ou moins favorables à la peste, et l'on se faisoit un fantôme du printemps dont la peur s'étoit répandue presque partout, et particulièrement parmi nos éclairés Levantins.

XXIV

1° La réponse de la Cour arriva dans le mois d'avril, elle prononça en faveur de l'Evêque qui eut dès lors tout le soin de la désinfection des églises; son ordonnance fut suivie et les tombeaux infectés par conséquent, plombés et cimentés.

2° On resta dans ce mois là six et huit, jusqu'à dix jours sans voir paraître de nouveaux malades dans la ville de sorte que dans tout le mois il n'en tomba tout au plus que sept ou huit.

3° On commença de se désabuser alors de la prévention où le public avoit été, que le printemps étoit plus à craindre que les autres saisons pour une rechute. On n'auroit eu qu'à raisonner et juger de la maladie par la maladie même, la peste s'allumoit dans un lieu de la province tandis qu'elle ravageoit ou s'éteignoit dans un autre, et cela avoit continué depuis environ un an.

4° A ce propos je dirai quelque chose des différentes opinions des médecins sur la communication de la peste,

il parut là-dessus plusieurs ouvrages où les sentimens varioient beaucoup : quelques-uns s'en tenoient aux anciens préjugés qui donnent tout à la communication, d'autres admettoient la communication avec quelques restrictions, comme la nécessité du corps pour la recevoir, etc., mais enfin d'autres, fort savans d'ailleurs, la rejetoit tout à fait et ne connoissoit d'autres causes que l'irrégularité des saisons, l'intempérie de l'air, la mauvaise nourriture et la peur ; ce qui fait voir qu'on n'a encore rien découvert de certain sur la manière dont la peste agit, et, quoique je sois persuadé que c'est un secret que Dieu s'est réservé, je trouve que l'hipothèse la plus probable qu'on a donné à ce sujet est celle que je tiens d'un homme savant : pour avoir la peste, dit-il, il faut avoir quatre conditions : la semence, la communication, la disposition du corps et celle de l'air, avec ce principe que tous les événemens que nous avons vus sont forts naturels, au lieu qu'en suivant les autres on rencontroit des phénomènes qu'on ne pouvoit plus définir, et, à l'égard de cette communication, chacun est convenu que le souffle d'un pestiféré est la plus dangereuse, l'usage des meubles et hardes infectés l'est aussi beaucoup, on croit même que le simple attouchement d'un corps poreux comme laine, chanvre, soie, etc., qui a été touché ou manié par un malade peut communiquer la peste, cela n'a pas été bien vérifié, mais pour jouer au plus sûr, il faut s'en méfier et s'en tenir aux précautions que nos anciens ont pratiquées quoi qu'on les croie surabondantes.

XXV

1° Ayant découvert au commencement du mois de mai que les officiers qui commandoient la garde des portes, se relachioient beaucoup dans leurs délicates fonctions, et que

d'ailleurs on pouvoit épargner cette dépense, ces officiers furent cassés et on donna le commandement du corps de garde, composé de dix soldats, à chaque porte, aux négocians et aux bourgeois qui montoient la garde à tour de rôle.

2° L'Evêque persistoit depuis longtems à vouloir faire ouvrir les églises, quoique le Commandant ne le trouva pas à propos; ils eurent quelque froideur à ce sujet et ce dernier qui n'avoit pas le droit de faire fermer la porte des églises y redoubla le corps de garde qui ne laissoit entrer qu'une petite quantité d'hommes et point de femmes et comme il arriva qu'il s'y glissoit furtivement des femmes ou filles, les soldats furent les arracher du pied des autels pour les traduire en prison, ce qui donna lieu au public de murmurer et aux honnêtes gens d'observer que nous sommes bien malheureux lorsque nos chefs ne sont pas d'accord, car nous sommes toujours les victimes de leur mésintelligence.

3° Les négocians, qui voyoient par expérience que la communication passagère n'étoit plus dangereuse, commencèrent à s'assembler proche l'hôtel de ville (parce qu'on ne vouloit pas leur permettre encore d'entrer dans la loge) il s'ouvrit insensiblement un petit commerce, on recevoit des marchandises du Languedoc qu'on envoyoit en Levant et dont on faisoit venir le retour en argent, qui arriva bien à propos et qui fut d'un grand secours aux habitans, mais comme on s'aperçut qu'il sortoit beaucoup de ces monnoies étrangères qui passoient en Languedoc et que l'on voyoit bien que si l'on n'y remédioit pas, la ville seroit beintôt épuisée, M. de Langeron et les échevins firent une ordonnance qui défendit la sortie de toutes sortes d'espèces étrangères.

4° Il ne tomba ce mois-là, ni plus, ni moins de malades

que le précédent et on avoit toujours grand soin de les enlever.

XXVI

1° Le 12 du mois de juin, jour de la fête du corps de Dieu, l'Evêque voulut absolument que la procession se fit, mais le Commandant qui en fut prévenu, fit garder plus exactement les portes de l'Eglise, et fit fermer absolument celles de la ville, afin que les paysans ne pussent pas venir grossir la foule, on ne vit point dans cette procession toutes les confréries accompagnées de tambours, les pénitents et les échevins comme à l'ordinaire, mais seulement les débris du clergé et l'Evêque qui portait le saint Sacrement, précédé et suivi de quantité de soldats avec la baïonnette au bout du fusil, ce qui fit un spectacle nouveau dans une ville où l'on avoit point vu (de mémoire d'homme) des gens armés à une procession.

2° Quelques jours après, on eût avis que le roi donnoit trois millions à la province en argent, blé et moutons pour la secourir et que l'intendant auroit soin de répartir cette somme à chaque ville ou village, selon son besoin, ce qui réjouit tout le monde et fit faire à tous les Provençaux des vœux au ciel pour la conservation de notre jeune monarque.

3° Le 20 du même mois, la fête nouvellement créée du Sacré-Cœur de Jésus fut solennisée, les cloches furent sonnées toutes à la fois, la veille et le jour, à des heures marquées et en grande solennité, il y eut procession générale où les pénitents et l'Evêque avec le saint Sacrement assistèrent, avec des troupes comme auparavant. Depuis que cette procession partit de la Cathédrale on n'entendoit que les bruit des boîtes, des cloches et des canons des forts et des galères, elle fut se rendre au Cours où il y avoit un

autel préparé, au pied duquel l'Evêque renouvela au nom de tout le diocèse le vœu qu'il avoit fait; il prononça une amende honorable et y donna la bénédiction, on vit à cette cérémonie un si grand concours de peuple qu'un étranger auroit cru qu'il n'étoit mort personne.

4° Il n'étoit tombé à l'ordinaire ce mois-là que sept à huit malades dans la ville, mais du 27 au 29, il en tomba cinq, dont quatre moururent sur le champ, cet accident alarma d'abord tout le monde et chacun faisoit déjà son plan, pour parer les coups de la rechute qu'on s'étoit promise longtems auparavant.

XXVII

1° Le mois de juillet fut plus redoutable que le précédent, par les troubles qu'il causa: au commencement deux familles furent attaquées de peste, l'une à la campagne et l'autre à la ville et le mal fut si violent qu'avant qu'on en eut découvert la nature, il y eut trois ou quatre personnes de mortes dans chacune dont deux expirèrent assises, sans agonie et avec très peu de simptômes; ceci joint à ce qui s'étoit passé quelques jours auparavant, répandit la peur dans l'esprit du public, les raisonnemens étoient pourtant différens, chacun soutenoit un système qui convenoit à ses intérêts, car les débiteurs pour empêcher l'ouverture des juridictions, publioient et écrivoient partout plus de mal qu'il y en avoit, les créanciers et les négocians, pour être payés et rouvrir leur commerce, le diminuoient en criant contre les médecins et le Commandant leur reprochant même qu'ils faisoient durer une peste imaginaire, de manière que le Commandant fut obligé d'imposer silence: tant il est vrai que l'esprit de cupidité se montre partout.

2° Le 10 du mois, comme l'Evêque persistoit à faire ouvrir tout à fait les églises (car elles l'étoient à demi) on tint une fameuse assemblée composée du Commandant, des Echevins, des Intendans de la santé, des députés du Commerce, des Commissaires généraux et des médecins (ces derniers n'y eurent que voix consultatives); il fut résolu attendu les deux nouveaux cas qui venoient d'arriver, non seulement de suspendre l'ouverture des Eglises, mais encore de prier l'Evêque de les faire totalement fermer, ce qui fut exécuté en vertu d'une ordonnance de l'Evêque, qui voulut bien y consentir et qui ordonna quelques jours après, par un mandement, un jour de prière et de jeûne au pain et à l'eau à tous les prêtres de son Diocèse; il exhorta en même tems tous les fidèles de ne pas s'appuyer sur un bras de chair mais de mettre toute leur confiance en Dieu et de recourir à Lui avec une vive foi, parce que lui seul pouvoit faire finir nos maux en nous recevant dans les bras de sa miséricorde.

3° Au 15 il continuoit à tomber deux, trois, jusques à quatre nouveaux malades par jour, tous de différens endroits, ce qui nous fit craindre tout de bon une rechute, la frayeur s'empara de tous les habitans, les détaillans ne pouvaient pas suffire aux provisions qu'on achetoit, tant la presse étoit grande: il commençoit même à sortir des familles de la ville avec leurs bagages pour retourner à la campagne lorsque le nombre des malades diminua et qu'on s'aperçut que de cent à cent cinquante personnes en santé qu'on avoit sorti des maisons attaquées et mis à l'observation en entrepôt, aucun n'étoit tombé malade, ce qui donna lieu de croire qu'on ne devoit plus craindre qu'une communication intime, en couchant avec un pestiféré ou en endossant son habit, et sur cela on se rassura peu de jours après et avant la fin du mois, la confiance fut rétablie.

4° Il est bon d'observer ici et de graver sur l'airain pour servir de mémoire à la postérité, que dans tous les lieux de Provence affligés de la peste où l'on a suivi cette méthode d'enlever le malade sitôt qu'on s'apercevoit qu'il étoit attaqué et de faire sortir les personnes de la maison, pour leur en faire habiter une autre et respirer un air pur, on a eu un succès si heureux que de cent personnes sorties de la maison d'un pestiféré, à peine en tomboit-il une malade, tandis qu'à celles où on les laissoit tous dans la maison, quelques précautions que l'on prit, la mort suivoit de l'un à l'autre comme le feu à une rangée de poudre, c'est M. de Langeron qui a mis cette méthode en usage : bien des gens qui ont eu des domestiques attaqués dans leurs maisons, se sont ainsi conservés en les mettant dehors sitôt, qu'ils étoient malades, et en faisant ensuite vider la chambre par des corbeaux, il est au contraire très dangereux de coucher sous le même toit avec un pestiféré.

5° Comme l'on jugeoit que les étincelles de peste qu'on voyoit encore, ne pouvoient provenir que des hardes cachées dans des maisons ou des appartemens inhabités, et que d'ailleurs on auroit laissé le linge blanc, habits et autres meubles dans les maisons abandonnées, lors de la première désinfection, il fut résolu d'y retoucher et d'en faire une seconde, les échevins assemblèrent à cet effet les commissaires généraux et il fut résolu qu'on sortirait des maisons et appartemens inhabités, généralement tout ce qui pouvoit recevoir les impressions de peste, qu'on feroit porter à un endroit préposé pour y être purger qu'on y laisseroit par conséquent que les boisages et les quatre murailles, qu'on feroit balayer partout, donner encore deux parfums et laisser ensuite les fenêtres ouvertes : cette détermination prise, les échevins exposèrent à l'assemblée que les propriétaires des appartemens abandonnés se plai-

gnoient de ce qu'ils ne pouvoient pas en jouir, et qu'ainsi il seroit bon que les Commissaires généraux en faisant cette désinfection, fissent aussi une évaluation des boisages ou autres effets qu'on laisseroit dans les dites maisons, pour en adjuger la valeur au propriétaire à compte de la vente : les commissaires répondirent que c'étoit là un fait pour des officiers de judicature et nullement de leur compétence ; nonobstant leurs vives représentations, les échevins le leur enjoignirent dans leur ordonnance à ce sujet, mais les commissaires n'en firent rien et commencèrent seulement la désinfection projetée, à la fin du même mois de juillet.

6° Comme l'hôtel des monnoies d'Aix commençoit à travailler, que les espèces y étoient reçues à 63 le marc, et qu'elles n'avoient cours ici que pour 60, on espéroit que l'avidité du gain en feroient beaucoup sortir, que nous perdions par conséquent la faculté d'envoyer prendre le blé au Levant, en cas de besoin, car l'interruption du commerce avec les nations étrangères nous empêchoit d'avoir de nouvelles piastres, pour conserver donc celles qui étoient dans la ville ; comme une ressource le Commandant et les Echevins firent une ordonnance qui donna cours à toutes les matières étrangères sur la proportion de 63 le marc d'argent, les mirent par conséquent au niveau de la monnoie et il n'en sortit plus.

7° Le 30, un soldat fut tué en duel, les commissaires de police dressèrent sur les lieux le procès-verbal et cette affaire ayant été jugée par conseil ordinaire, le cadavre fut traîné sur une claie et jeté à la voirie.

XXVIII

1° Dans les premiers jours du mois d'août les Echevins recueillirent le rôle des morts du tems de la contagion que chaque commissaire de la ville ou Capitaine du terroir donnoit de son département; ils trouvèrent d'abord à la plupart beaucoup d'irrégularités, car les commissaires ne les avoient composé que sur des informations prises après coup, de sorte qu'on n'avoit pu mettre aucune date exacte du décès pour servir à régler les successions, on n'avoit pas même trouvé à bien des endroits où toute la famille avoit péri, de savoir leur surnom; ainsi la moitié des morts n'étoient nommés dans ces rôles que par le nom de baptême, sans compter le nombre de ceux dont on ne pouvoit apprendre aucun nom et qu'on ne mettoit pas; en un mot l'irrégularité de ces rôles bien examinés, étoit seule capable de nous donner une idée du désordre où nous avions été: cependant dans le tems que chaque commissaire s'empressoit de porter son état, les Echevins aimèrent mieux n'en point avoir dans leurs archives que de les avoir imparfaits, et ils se contentèrent de prendre le nom de chaque rôle; mais puisque le mal étoit pris, ne pouvant y remédier totalement, on auroit pu le faire au moins en partie en ordonnant une vérification générale de ces rôles par les commissaires généraux avec des adjoints puisque c'étoit un travail fatigant et prendre pour cela des gens prudents et zélés pour le bien public dont il ne manquoit pas alors, qui venoient même s'offrir et on auroit pu là donner quelque clarté aux discussions épineuses qu'on voit encore en instance et qui sont de vrais chaos.

2° Quelques jours après, les Echevins firent imprimer une récapitulation par laquelle il paroissoit qu'il étoit mort

dans la ville et au terroir quarante mille personnes; ces magistrats tâchoient encore de donner à entendre que ce recensement étoit exagéré, ils avoient apparemment intérêt que la perte ne parut pas grande, car les commissaires généraux dont je fus du nombre, qui avoient vu la confusion qui avoit régné et approchant le nombre des morts qui avoient échappé de leur rôle, ont jugé que cette furieuse peste avoit emporté quarante-cinq mille personnes dans la ville et compris son terroir, environ cinquante mille.

3° On calcule qu'il n'y a pas plus de sept à huit mille personnes dans la ville qui ont été atteintes de cette maladie et qui en ont échappé, ce qui revient en général à 15 sur 100; on ne voit point dans aucun mémoire qu'il y aie jamais eu de perte si meurtrière que celle-ci: on a trouvé que du nombre des familles qui ont été attaquées, il y en a beaucoup plus d'éteintes que de celles où il est resté un héritier, quantité d'enfans qui n'ont plus aucun parent, je ne parle point d'un grand nombre à la mamelle qui ont péri par la faim, bientôt après leur mère, cette plaie fut funeste pour ces pauvres innocens, pour les femmes enceintes qui étoient plus susceptibles que les autres personnes et pour le peuple, car on ne compte pas qu'il soit mort plus de mille personnes au-dessus de l'artisan.

4° La dernière désinfection fut achevée dans ce même mois, les juridictions ouvertes, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles qui s'y opposoient; en un mot tout se remettoit comme auparavant, à cela près que les marchands et bourgeois du médiocre état, gémissaient dans l'impuissance de pouvoir survenir à l'entretien de leur famille; ils étoient épuisés des dépenses qu'ils avoient faites, vendoient mal leurs denrées, ne gagnoient rien par l'interdiction du commerce, et achetoient fort cher leur nécessaire par la rareté des ouvriers, tant il est vrai que

nous avons tous besoin les uns des autres, mais on ne le connoit qu'en de pareilles extrémités.

5° Il ne parut dans ce mois que deux ou trois nouveaux malades, même avec des symptômes équivoques, dont le dernier entra à l'hôpital le 19 et ce fut par la miséricorde de Dieu, le dernier que nous y ayons vu.

6° Le 20, les Eglises furent ouvertes à tous les fidèles, tant de la ville que de la campagne en vertu d'un mandement de l'Evêque, qui ordonna en même tems cinq fois l'exposition du saint Sacrement en 5 jours différens avec quelques prières particulières, la première fut pour le Roi, la deuxième pour le Régent, la troisième pour M. de Langeron, M. de Pilles et les Echevins, la quatrième pour le corps des galères à cause du secours qu'il avoit donné à la ville et la cinquième pour toutes les personnes qui s'étoient employées à secourir la ville ou les pestiférés en cette occasion, voilà la seule récompense que ces derniers ont eu.

XXIX

1° Le 15 du mois de septembre ayant appris que le Roi étoit relevé d'une maladie assez sérieuse on fit la réjouissance du rétablissement de sa santé. M. de Langeron, accompagné de la noblesse, alla avec les échevins assister au Te Deum, qui fut chanté à la Cathédrale, où il marcha avec beaucoup de distinction puisqu'il étoit seul à la queue de la noblesse, et qu'il précédoit les échevins de six pas; ce Te Deum fut suivi de trois décharges générales de toute l'artillerie des forts, citadelles, galères et vaisseaux, d'une illumination générale des galères de la ville, des fusées et feux de joie, après quoi le Commandant donna à souper splendidement à la plus grande partie de sa suite.

2° Quelques jours après on reçut un arrêt du conseil par lequel l'ordonnance qui avoit augmenté et fixé les espèces étrangères à 63 le marc fut cassée comme allant directement contre les intérêts du Roi. Elle fut traitée de téméraire.

3° Le 29, jour de saint Michel, comme il s'étoit passé quarante jours sans qu'il parut aucun vestige de peste, le Te Deum de la ville fut chanté pompeusement à la Cathédrale, en actions de grâce de la délivrance de ce terrible fléau, en présence du Commandant et des Echevins.

4° Les acclamations de joie qui se firent entendre partout après cette cérémonie, n'étoient qu'un échantillon de celle qui étoit répandue dans tous les cœurs, chacun rendoit des actions de grâces à Dieu, d'avoir conservé comme par miracle le reste de nos habitans; en effet, nous devons croire que dans ces jours de sa colère, un ange de paix à toujours veillé sur nous, car, nous avons été deux fois sur le point de périr généralement tous, dans cet abîme de misère, sans qu'il restât aucun vestige de cette ville infortunée; une fois, par la pourriture des cadavres accumulés, l'autre par la faim, lorsque la ville resta avec dix boulangers où il en faut cent, sans qu'on put trouver des sujets pour en faire de nouveaux.

5° Marseille qui avoit été un objet d'horreur pour tout le monde, devint alors l'asile le plus assuré de la province; on y venoit en foule de toute part, toutes les familles qui avoient pris la fuite et qui s'étoient partagées dans la déroute, vinrent se rejoindre ici. Quel plaisir tout à la fois! pour les parens et les amis qui se retrouvoient en vie et en sûreté; rien au monde de si touchant que cette entrevue du père avec l'enfant, du frère et de la sœur. Tous tressailloient de joie, l'on voyoit au milieu de leurs embrassemens couler des larmes de tendresse et exprimer des sen-

timens naturels plus aisés à imaginer qu'à décrire; chacun se félicitoit, chacun avoit quelque époque devers soi à raconter, du risque qu'il avoit couru, et du besoin où il s'étoit trouvé des moindres choses nécessaires à la vie, on se rappeloit avec plaisir, dans ces entretiens, le danger ou l'on avoit été et que l'on ne craignoit plus, ce qui prouve qu'il n'y a de malheureux que les tristes victimes qui pourrissent et dont le sort est bien équivoque.

FIN

DU RÈGNE DE LOUIS XV

SOUS LA RÉGENCE DU DUC D'ORLÉANS

M. DE LANGERON, *Commandant;*

M. DE PILLE, *Gouverneur;*

MM. ESTELLE,

AUDIMAR,

MOUSTIÉ,

DIEUDÉ,

} *Echevins.*

LA SECONDE PESTE OU LA RECHUTE
L'ANNEE 1722

A peine ai-je achevé de faire le triste récit de nos malheurs passés qu'un nouveau sujet d'affliction me donne des matières pour le continuer. Marseille avoit recouvré presque tout son lustre dont l'éclat faisoit l'admiration de nos voisins, on ne pouvoit voir, sans étonnement, le vide de la mortalité presque tout rempli en si peu de tems par les étrangers qui étoient venus de toutes parts, s'établir ici; on voyoit déjà ce grand trafic du négoce qui fait la principale beauté de cette ville, il n'y manquoit plus que la liberté du commerce avec les nations voisines, que l'on étoit à la veille d'obtenir. L'académie de musique et la comédie étoient rétablies; les bals et les mariages pompeux, où l'on voyoit une superbe parure étalée, fournissoient de si fréquentes fêtes, que les plaisirs avoient fait oublier les horreurs de 1720. On avoit tellement banni la peste des conversations que lorsqu'une personne s'avisait d'en parler, dans une compagnie, chacun se récrioit: « Comment, lui disoit-on, vous osez renouveler ces entretiens fâcheux, et chacun tournant la tête ou levant les épaules, on obligeoit bientôt Monsieur l'indiscret à se taire ». Le prélat s'écrioit en vain contre un peuple ingrat, en le menaçant du même châtimement que celui qu'on avoit essuyé; mais au lieu de rendre grâces à Dieu d'être délivré du plus redoutable

de tous les fléaux, on se livroit aux plaisirs, on en inventoit même de nouveaux, pour se dédommages pour ainsi dire du tems perdu, nous allons bientôt voir l'épouvante et la terreur produire une fatale métamorphose.

Dans le mois de janvier 1722 quantité de gens venant du Languedoc furent reçus en quarantaine pendant laquelle il y eut une famille dont il mourut un enfant, mais, comme il ne fut pas soupçonné de peste, cet accident n'interrompit point la quarantaine de 20 jours qu'on leur fit faire; ce tems expiré, cette famille eut l'entrée de la ville pour s'y établir. On a su qu'il mourut bientôt après trois ou quatre personnes de cette maison qui furent enlevées clandestinement: cet événement n'ayant pas eu d'autres suites on n'en parla pas et le public n'en sut rien alors.

Les premiers jours du mois d'avril, dans la semaine sainte, la famille d'un bourgeois du même quartier de Saint-Martin perdit trois enfans qu'on soupçonna de peste, un prêtre qui fréquentoit cette maison mourut d'une mort prompte, un jeune médecin assura que c'étoit la peste; d'autres disoient que non. Dans l'incertitude, M. de Brancas, qui étoit ici, fit consigner ces deux maisons, enlever les morts dans la nuit et transporter aux infirmeries les personnes qui les habitoient.

Cette expédition ne fut pas faite si secrètement que quelqu'un ne le sut, le bruit s'en répandit le Vendredi Saint et mit toute la ville en alarme, chacun s'empressa d'abord de chercher de nouveaux éclaircissements, on creusa si profondément qu'on apprit jusque à la plus petite circonstance. Lorsque le public fut bien instruit, on commença à pester contre les médecins, en leur reprochant que leur intérêt sordide les faisoit parler, et qu'ils ne s'embarrassoient pas de bouleverser toute une ville et même un royaume entier pourvu qu'ils pussent parvenir à leur

but, si bien que celui qui avoit découvert ce malade et révélé le secret fut obligé de se cacher, de peur que le peuple ne lui cracha en face les signes dont on le chargeoit.

Quelques jours après, une servante d'une troisième maison tomba malade; toute la Faculté ensemble y est envoyée par le gouverneur, tous, d'une voix, ils déclarèrent dans leur rapport, qu'il y a du pestilentiel et que plusieurs symptômes de peste, qu'ils lui ont reconnu, ne leur laissent aucun doute, aussitôt on enlève cette servante dans la nuit, et on met toutes les personnes de la maison en quarantaine.

Bientôt les denrées augmentent de prix, on ne veut plus nous recevoir dans la province, et M. de Pilles reçoit ordre de M. de Brancas, qui étoit allé à Aix, de ne plus donner de passeports; il n'en falloit pas davantage pour faire sonner le tocsin dans tout le Royaume et pour perdre le commerce qui n'étoit pas encore tout à fait relevé. En effet, l'arrêt qui avoit été donné, pour permettre la sortie de nos marchandises non susceptibles par le Languedoc, n'avoit point été publié à cause de cet accident, par surcroît, l'Italie, qui avoit commencé de recevoir ces mêmes marchandises, avoit cessé de le faire, depuis quelque tems sur un faux bruit que la peste étoit renouvelée à Ollioules, village voisin, tout concouroit à combler la mesure de nos maux, jamais aussi, les négociants n'ont été plus consternés; il ne faut pas omettre de dire ici que Venise a toujours reçu nos bâtimens chargés de marchandises non susceptibles, avec de rigoureuses quarantaines, à la vérité; mais, je crois que l'on a des obligations à cette république de nous recevoir, tandis que toute l'Europe étoit armée contre nous.

Le 8 ou le 10 du mois d'avril, comme cet accident n'avoit point de suites, on recommença à donner des passeports pour la Province, et le Commandant écrivit partout

que ce que l'on avoit fait étoit une surabondance de précautions, sur un simple doute, pour leur sûreté et la nôtre, en effet, il pouvoit y avoir de l'équivoque, sur ce qui s'étoit passé, car pas une des personnes mises en quarantaine ne fut attaquée de peste. Le public appuyé sur l'événement favorable, se déchaîna contre les auteurs de ce désordre, les médecins furent tencés d'ignorans par les plus modérés, et le gouvernement, d'imprudence pour n'avoir pas bien pesé, de quelle conséquence est une pareille alarme. Tout le reste du mois d'avril se passa dans une grande tranquillité, plus de nouveaux malades, aucune des personnes mises en quarantaine, n'eut le moindre symptôme de peste, l'on chantoit victoire partout, et tous nos voisins étoient déjà rassurés.

Avant d'aller plus loin, il est bon de dire que M. de Brancas, lieutenant du Roi en Provence, y étoit venu, le mois de novembre passé, pour y commander en même tems que M. de Kailus se retira, et peu de tems après M. de Langeron quitta le Commandement de la ville, pour aller à Paris. Dès lors, M. de Pilles, resta seul pour commander la ville, et depuis, tout lui a obéi, excepté les officiers du camp des Chartreux, qui lui donnoient des soldats pour la ville, lorsqu'il en demandoit, mais qui ne voulurent pas le reconnaître pour leur commandant, parce qu'il n'étoit ni lieutenant général, ni muni d'un ordre particulier de la Cour; ils lui répondirent donc, que sans une de ces conditions, ils ne pouvoient être sous son Commandement.

Profitons encore de ce moment de tranquillité pour marquer l'issue de l'affaire des chanoines de Saint-Martin, dont j'ai parlé en 1720, et dont les places abandonnées avoient été remplies par l'Evêque. Ces anciens chanoines se préparoient donc pour plaider cette affaire au parlement d'Aix, mais l'Evêque qui savoit que ce Parlement,

un peu contraire à ses opinions, au sujet de la constitution *Unigenitus*, ne perdoit point d'occasion pour diminuer son pouvoir, obtint un arrêt, qui évoquoit cette affaire au Grand Conseil, où les anciens chanoines n'osèrent pas se présenter, ainsi les nouveaux sont paisibles possesseurs, c'est là un préjugé pour la postérité.

Les échevins nouvellement élus pour l'année 1722, travailloient avec attention à liquider les comptes des dépenses de la ville depuis 1720; ils trouvèrent d'abord un cahos de comptes embrouillés qui faisoient au total des sommes monstrueuses, ils entrèrent dans le détail, et ne furent pas longtems à découvrir que tout avoit été au pillage, par les personnes employées; sur quoi, agissant comme des magistrats éclairés et sages, ils convoquèrent un conseil, pour lui faire part de la situation des affaires de la ville; ils demandèrent qu'il leur fut donné des adjoints pour travailler avec eux à cette pénible et épineuse liquidation. Ces adjoints furent nommés, mais ces nouvelles alarmes les ont obligés à différer d'entrer en fonctions.

Nous voici arrivés à la fatale époque du premier jour de mai: on découvre ce même jour la maison d'un emballleur, à la rue de la Croix-d'Or, infectée de peste depuis quinze ou vingt jours, trois au quatre personnes en sont mortes, en différens tems, sans être soupçonnées de peste; mais deux malades; qui y restent encore, en ont quelques symptômes. Deux jours se passent à les observer exactement, après lesquels la peste se déclare sur un des malades. On ne doute plus que tout le reste ne soit mort de cette maladie, de même qu'une jeune et jolie demoiselle du voisinage, qui étoit morte en cinq jours quelque tems auparavant, de sorte qu'on fit passer toutes les personnes de ces deux maisons aux infirmeries.

Le public toujours attentif à juger par l'événement, à

condamner la moindre faute de ceux qui agissent pour un sujet qui l'intéresse, et à chercher des raisons pour ne pas se persuader d'une vérité qu'il redoute, ne peut pas cependant se refuser tout à fait à celle-ci, qui a par malheur, des marques trop évidentes; mais il murmure secrètement, espérant que la suite pourra donner lieu à décharger sa bile sur quelqu'un. On n'est pas, après tout, tout à fait condamnable lorsque, dans de pareilles situation, on laisse échapper quelques sentimens de désespoir, nous voilà encore menacés d'un orage pareil à celui que nous avons essuyé, il faut toute la vertu chrétienne pour supporter un coup si rude avec patience.

Quelques jours après, deux autres maisons sont aussi infectées de sorte que le 8 du mois, on a déjà découvert et enlevé six malades, bien caractérisés de la peste; les personnes des maisons attaquées sont aux infirmeries, M. de Pilles a fait faire ces expéditions avec beaucoup célérité; il emploie toute sa vigilance, de concert avec les échevins, pour éviter que les nouveaux malades ne séjournent dans la ville; il a déjà assemblé les médecins pour prendre leur avis sur ce qui s'est passé; on assemble ensuite le conseil ordinaire de la ville pour lui faire part de sa situation, du projet que l'on a fait, au cas que la peste aie des suites et M. de Pilles demande enfin aux membres du Conseil, de lui faire part de leurs lumières, afin d'ajouter ou de retrancher, au mémoire, ce qu'on jugera à propos; on applaudit tout d'une voix aux arrangemens qui ont été pris; M. de Pilles, avant de sortir de l'assemblée, finit en tâchant de rassurer les esprits autant qu'il le peut.

Mais son éloquence n'a pas fait assez d'impression pour calmer le trouble qui les agite; les Conseillers ne sont pas plus tôt sortis, que l'on parle dans toute la ville de l'hôpital où l'on mettra les pestiférés, des corbeaux qu'on

emploiera, des fosses que l'on va creuser et de la chaux dont on doit consumer les cadavres. On voit, le lendemain, une ordonnance de M. de Pilles et des échevins, affichée, portant injonction aux capitaines des quartiers du terroir, aux commissaires généraux et autres, tant de la ville que de la campagne, de reprendre leur poste et défense aux artisans et détaillans de sortir de la ville. A cet aspect le sang se glace dans les veines de tous les citoyens, ils ne présentent plus que des visages pâles et des yeux égarés : c'est tout de bon, se disent-ils que nous avons la peste ; personne ne répond, on diroit qu'ils ont perdu l'usage de la langue et de tous les autres sens ; semblables à des criminels qu'on conduit au gibet, heureux encore, si se reconnaissant comme tels devant Dieu, ils tâchent de fléchir sa colère.

Il seroit trop long de décrire en détail l'étonnement et la consternation de ce peuple infortuné ; il est aisé de s'en faire une image, sitôt que l'on connoit les pensées affreuses qui l'occupent. Le grand nombre ne songe plus qu'à battre en retraite, il se trouve cependant encore (qui l'aurait cru !) de ces faux braves, à qui il ne coûte rien d'aventurer des paroles, qui entreprennent de prouver que, mal à propos on est dans les alarmes, et cela, dans l'unique dessein, de se faire écouter par les femmes et les esprits sensibles et crédules, qui ne sont jamais assez instruits, lorsqu'il est question de prendre son parti. On ne se ressouvient plus combien cette sécurité a été funeste en 1720. Je profite des lumières que mon expérience m'a données pour conseiller à toutes les personnes qui se trouveroient dans un pareil cas, et qui ont au moins le sens commun de s'instruire simplement des faits et de se conduire par elles-mêmes. Car, rien n'est si dangereux, que de suivre les idées générales, sans compter que tel abuse de la crédulité des

simples, en faisant le rassuré, dans les rues, qui a déjà fait plier bagage à sa maison pour décamper.

La semaine du 8 jusqu'au 14, il tomba douze nouveaux malades presque tous des gens connus, des principaux négocians se trouvent dans le cas, on continue d'enlever les malades dans la nuit et de vider les maisons où on les a trouvés, mais les infirmeries étant déjà remplies de personnes mises en quarantaine ou des malades, on commença à mettre les nouveaux malades à l'hôpital de la Charité, dont on fait sortir la famille, et on y établit tous les officiers nécessaires dans un hôpital de peste. Comme on s'aperçoit que la plupart des maisons attaquées sont à la rue de la Croix-d'Or, on ne doute plus que la maison de l'emballleur ne soit la source de la peste, pour tâcher d'en arrêter le cours, on fait barrer cette rue aux deux bouts.

Cette résolution n'est pas plutôt prise, que la nouvelle en est répandue dans toute la ville; le public, aux écoutes ne tarde jamais longtems de savoir ce qui se passe: on ne sort plus que pour s'informer des nouvelles de la santé, et on ne parle, absolument partout, que de la peste: il n'y a pourtant pas longtems qu'une conversation sur cette matière étoit insupportable. Voilà qui est fait: tous les habitans, qui ont des maisons de campagne, se préparent pour s'y réfugier; ceux qui n'en ont pas songent à se renfermer dans leurs maisons, et, les uns et les autres (semblables à la fourmi d'été) ne sont plus occupés qu'à ramasser les provisions comestibles dont ils ont besoin; le grand mouvement que cela cause dans la ville y produit une confusion étonnante; on ne rencontroit que des voitures chargées de hardes qui sortent; les charrettes et les charriots embarrassent tellement le pavé, qu'on ne peut plus y passer, et aux rues les plus libres, on ne voit point de portes où il n'y aie des bourriques ou des mulets attachés, sans compter

tous les bourgeois et les pourvoyeurs qui courent partout, avec des portefaix, qu'ils chargent de vivres; ils portent eux-mêmes chacun quelques paquets; le jour ouvrier comme le dimanche, c'est à peu près la même chose. J'ai vu les horreurs de la dernière peste, mais j'avoue que je n'en ai pas été si ébranlé que je le suis dans ce cahos épouvantable. Le public passe toujours sans s'arrêter d'une extrémité à une autre; il n'y a que quelques jours qu'il se roidissoit à ne croire ni craindre la peste, aujourd'hui, la terreur panique a saisi tous les esprits: je ne sais si je me tromperai, mais je dis qu'un bois où un incendie qui a brûlé ne peut pas entretenir longtemps un nouveau feu.

M. de Brancas, qui se trouve à Aix, sitôt qu'il a appris que la peste est déclarée, ordonne à M. de Pilles de ne plus donner de passeports; il établit des barrières, fait garder tous les passages, et donne des ordonnances rigoureuses, tant pour défendre aux habitans de la ville et du terroir d'en sortir, qu'aux communautés de la province de les recevoir. Les prêtres et les religieuses, qui ne se piquent pas d'être de vrais soldats de Jésus-Christ, commencent à prendre la fuite les premiers, et à se retirer dans les campagnes, le nombre en est si grand que l'Evêque craint de tomber dans le même cas de 1720; c'est-à-dire, de voir périr les brebis de son troupeau sans secours; il tâche d'animer son clergé au combat par son exemple, mais, au lieu de produire l'effet qu'il se propose, la crainte où il met les prêtres de n'être bientôt plus les maîtres de leur sort, fait qu'ils deviennent tous les jours plus industrieux pour s'échapper furtivement; il y en a beaucoup de trompés depuis qu'ils ont vu un mandement de l'Evêque qui ordonne aux religieux et aux prêtres séculiers ayant charge d'âme, de

rester dans la ville, les uns, à peine d'interdiction, les autres, d'être privés du casuel de leurs bénéfices.

M. de Pilles, de son côté, fait consigner tous les ecclésiastiques aux portes, de manière qu'il faudra par force qu'ils se livrent au péril, puisqu'il ne vouloient pas le faire de bonne grâce. Il est étonnant, que le corps le plus sacré, soit le plus lâche dans les occasions ; car, je puis dire avec certitude, qu'on a toujours trouvé plus facilement des commissaires, capitaines, inspecteurs, directeurs des hôpitaux, médecins, chirurgiens etc., que des confesseurs ; ne confondons pas, cependant, les bons prêtres, avec ceux dont je viens de parler ; il y a beaucoup de séculiers et de religieux qui ont pris, depuis longtems, la généreuse résolution de se sacrifier au salut des âmes.

Du 15 au 21 du même mois de mai, il tombe vingt-trois nouveaux malades dans la ville ou dans le terroir, sans compter ceux qui sont attaqués dans leurs quarantaines ; chaque semaine, nous avons deux fois autant de malades que celle qui a précédé ; à juger naturellement des suites, le nombre va se multiplier encore beaucoup. Dans cette crainte, on fait de plus grands préparatifs, comme il continue d'y avoir d'honnêtes gens attaqués, et qu'il est dur à des gens aisés de se voir confondus, dans un même hôpital, avec la lie du peuple, on prend le couvent des Augustins réformés, qu'on destine pour y mettre les malades de quelque considération ; le peuple ira toujours à l'hôpital de la Charité : on prend aussi le couvent des Observantins, dont on destine une partie pour les malades douteux, et l'autre pour la quarantaine. C'est donc là, qu'on fait l'entrepôt pour l'hôpital de la Charité, et celui des Augustins réformés, aux Minimes. Voilà quatre maisons qu'on fournit d'abord d'ustensiles, de provisions, de domestiques, d'officiers, et l'on met quatre directeurs à chacune, dont la

plupart travaillent, par charité; ils ne peuvent que bien remplir leurs fonctions, lorsqu'un pareil motif les anime.

On a déjà augmenté le nombre des commissaires et remplacé ceux qui manquent; M. de Pilles ne veut pas exercer de rigueur envers ceux qui ne veulent pas servir de gré, comme toutes les boutiques sont ouvertes, on ordonne qu'il y aura une barrière à chaque porte afin d'éviter la communication; les particuliers avoient déjà pris cette précaution lorsqu'ils ont vu l'ordonnance. L'Evêque, de son côté, pour diminuer la communication dans les Eglises, défend les prônes, les bénédictions et les processions; il ordonne aussi aux prêtres desservant les églises de la campagne, de dire, à l'avenir, la messe dimanche et fêtes, aux tambours des églises. Déjà la ville n'est plus qu'une triste solitude, les galères se sont retranchées devant l'arsenal, l'abbaye de Saint Victor, les citadelles et les couvens des religieuses ont fermé leurs portes, la moitié des habitans est aux campagnes du terroir, le reste des bourgeois est enfermé dans leurs maisons à la ville et tout est rangé aux précautions ordinaires; rien ne les a tant effarouchés que de voir leurs égaux attaqués et traduits dans les hôpitaux, car, on se flatte ordinairement que la peste est une maladie épidémique pour le peuple, et qu'elle n'est pas faite pour les honnêtes gens.

Depuis le 22, jusqu'à la fin du mois de mai, on compte quarante nouveaux malades de la ville ou de la campagne, sans y comprendre ceux qui viennent des entrepôts, nous apprenons en même tems que la peste prend une nouvelle vigueur à Avignon et dans le Comtat, ce qui ne nous laisse pas douter que la saison ne lui soit très favorable, et nous pronostique que nous verrons brûler ce feu pour le moins jusques à l'automne. Les malades sont toujours enlevés dès le moment qu'on les aperçoit et comme les hôpitaux et le

reste est si bien en règle, tout se fait avec aisance et sans confusion; mais on ne sauroit continuer de tirer de leurs maisons les personnes chez qui on les trouve, le nombre des quarantaines est déjà de quatre ou cinq cent, aussi, on prend le parti de les consigner chez eux avec un ou deux gardes à la porte.

Malgré le soin de tant de personnes occupées à découvrir les nouveaux malades et les ordonnances qui portent peine de mort à ceux qui ne les déclareront pas dans vingt-quatre heures, presque tous ceux qu'on mène aux hôpitaux sont attaqués depuis quatre ou cinq jours et quelquefois davantage; outre que les malades se flattent de n'avoir pas la peste, plusieurs la cachent longtems; il est vrai qu'on ne punit pas les coupables, on auroit trop à faire, car on trouve presque tous les malades dans le cas de la contravention. Cependant, tant que les malades sont chez eux, ils sont en communication avec la ville; on voit avec regret que c'est un mal sans remèdes. Voilà la ville obligée de soutenir journellement de grandes dépenses, épuisée comme elle est depuis la dernière peste, elle ne peut plus y survenir. M. de Pilles écrit à M. de Brancas la nécessité où sont les échevins, d'avoir de l'argent; il lui a répondu d'Aix (où il est toujours) qu'il va demander du secours à la Cour; et, en attendant, il lui dit de convoquer une assemblée des plus riches citoyens pour faire d'eux un emprunt volontaire. Il ajoute qu'il se rend caution et le propre débiteur de ceux qui prêteront dans une occasion si pressante; cette lettre est rendue publique et chacun est touché d'y lire de si beaux sentimens d'affection pour notre ville. L'assemblée étant convoquée, on la tient chez M. de Pilles qui, pour seconder les généreux desseins de M. de Brancas, commence par se taxer lui-même de dix mille livres; le reste de l'Assemblée suit son exemple.

Depuis le premier jour de juin jusqu'au septième, on ne trouve que vingt nouveaux malades; on observe, dans l'hôpital de la Charité, que la quatrième partie de ceux qui y sont entrés, est échappée; comme les nouveaux malades ne sont plus que du peuple, l'hôpital, fait aux Augustins réformés, devient inutile; on est agréablement surpris de voir reculer la maladie dans le tems que naturellement elle devoit avancer, comme on s'y étoit préparé. Le grand nombre des échappés, dans le commencement d'une peste, est pour moi, d'un augure plus assuré que la diminution du nombre des malades, parce que je juge que la disposition de l'air, absolument nécessaire à cette maladie cesse de lui être favorable et que, par conséquent le venin étant affaibli par cette circonstance qui lui manque, il en relève beaucoup plus de malades qu'à l'ordinaire; ce venin est moins communicable, et la maladie ne peut pas durer longtems; je ne donne pas ceci pour un principe certain; c'est mon opinion, que j'affirme sur une infinité de faits; je ne trouve point (par exemple) de raison naturelle, qui me démontre comment la peste peut finir dans une ville, que celle-là. Chacun sait que si la désinfection étoit le seul moyen de faire finir la peste, elle dureroit toujours, puisqu'il est moralement impossible de désinfecter si parfaitement une ville, qu'il n'échappe rien à la vigilance de ceux qui y travaillent; ainsi, j'admets une disposition nécessaire dans l'air, il est libre à chacun de la croire ou de la rejeter.

Le 3 de ce mois, veille de la fête du saint Sacrement, l'Evêque a ordonné un jour de jeûne général à la ville et à la campagne, avec plusieurs prières convenables au tems, aux prêtres et aux communautés religieuses. Le lendemain, il fit la procession, avec le clergé séculier des paroisses seulement, et il donna la bénédiction à toutes les rues, parce qu'on avoit défendu au peuple de sortir des maisons,

avant que la procession fut faite et de tendre des tapisseries comme à l'ordinaire. Comme bien des gens, qu'on avoit mis les premiers en quarantaine, l'ont finie, et qu'ils demandent à revenir dans leurs maisons de la ville et de la campagne, M. de Pilles ordonne la désinfection des maisons contaminées, de la manière à peu près qu'on l'avoit faite auparavant; on y travaille actuellement, et à mesure que les maisons sont nettes, leurs familles viennent s'y retirer.

Dans le moment que nous apprenons qu'on a arrêté à Aix un frère minime, accusé d'avoir fait la contrebande d'Avignon ici, M. de Pilles fait arrêter cinq ou six complices de la ville, qu'il envoie aux prisons royales, au Château d'If et à N.-D. de la Garde, afin de les tenir séparés; le frère Minime, à qui on a promis la vie sauve, pourvu qu'il dise tout, les avoit déclarés; il avoit dénoncé aussi un marchand de soie en détail, comme le principal intéressé de la contrebande qu'ils faisoient des soies et des taffetas, mais, il a déjà eu le bonheur de mourir de la peste, et a évité une mort plus ignominieuse.

Le public curieux a cru jusqu'à aujourd'hui de savoir la source de nos malheurs; les uns jugeoient que la peste étoit revenue du Languedoc, par cette famille morte en janvier; les autres, que des hardes cachées dans la maison de l'emballleur où on a découvert la peste depuis le premier jour de mai, l'avoient fait renaître, mais on ne doutoit pas que l'un de ces deux endroits ne fut cette source qu'on a cherché avec tant de soin. Il est aisé, aujourd'hui, de faire ranger les uns et les autres à croire que cette infâme contrebande est la seule origine que nous devons reconnoître, puisqu'on a déjà su que l'emballleur avoit beaucoup d'affinités avec ce monstre d'avarice, principal auteur de ce funeste commerce, je parle du marchand de soie. Voilà

comme la main de Dieu se joue des folles idées des hommes; elle frappe sans qu'on l'aperçoive, et sans qu'on sache souvent d'où est venu le coup.

Depuis le 8 jusqu'au 14 juin, il est entré 40 malades à l'hôpital de la Charité où il en est mort trente. Le 12, fête du Sacré-Cœur de Jésus, créée en 1720, l'Evêque ne pouvant la solenniser comme il l'auroit voulu, monta, sur la terrasse des Accoules, où, après avoir renouvelé la consécration de la ville au Sacré-Cœur de Jésus, il donna la bénédiction du saint Sacrement à la ville et au terroir; pendant cette cérémonie, toutes les cloches de la ville et de la campagne furent sonnées à la fois, afin que tous les fidèles avertis, puissent joindre leurs prières à celles du pasteur.

On vient d'apprendre par des lettres de Paris, que M. de Langeron a été fait lieutenant général des armées du Roi, et qu'il vient reprendre le commandement de cette ville avec le marquis de Mison, brigadier qui commandera à son absence, cette nouvelle ne déplaît point, par rapport à M. de Langeron, qui n'est pas malfaisant; mais, chacun en est fâché par le tort qu'on fait à M. de Pilles, à qui on n'a certainement rien à reprocher en cette occasion; s'il a le malheur de n'être pas du goût de la Cour, il peut se flatter d'être aimé et regretté du peuple; je ne sais lequel des deux vaut mieux, mais je sais ce qu'on doit préférer.

Sitôt que M. de Pilles apprend cette nouvelle, il fait assembler un conseil, auquel il présente l'arrangement qu'il avoit pris avec son approbation, il demande d'attester comme il avoit été exécuté: personne n'hésite, et ce procès-verbal est signé des Echevins et de tous les membres du Conseil. On voit dans cette pièce, qui a été imprimée, bien des choses que M. de Pilles a établies, qui n'ont pas été pratiquées en 1720 par M. de Langeron; comme

d'avoir fait des commissaires navigans pour les familles retirées sur les bâtimens de mer, et d'avoir tenu les corbeaux renfermés à l'hôpital des Enfants abandonnés, ce qui est une excellente maxime ; car lorsque ces gens là ont la liberté d'aller dans la ville, ce sont autant de tisons ardens qui allument la peste partout où ils vont.

Du 15 juin jusqu'au 21, il n'y a que 21 malades et 18 morts ; M. de Pilles continue à les faire enlever avec le même ordre, et tout se fait fort facilement ; quand les projets sont bien médités, il n'en coûte que le premier établissement, après quoi, on les exécute si aisément, qu'on diroit que tout se fait de soi-même. Une nouvelle fort intéressante pour quelques particuliers et très indifférente pour le public, vient de se répandre : on dit que le Roi ennoblit les deux anciens échevins, et récompense par des gratifications, plusieurs citoyens qui se sont signalés à la dernière peste par les services qu'ils ont rendu à la ville ; chacun en parle, ce n'est pas pour s'en réjouir, mais pour en murmurer, à cause de certain personnage qui méritoit, dit-on, moins ce bienfait qu'un châtiment ; quoi qu'il en soit, voilà un aiguillon bien aigu, pour animer le zèle des personnes employées. On continue d'arrêter les complices de la contrebande d'Avignon, c'est presque tous des marchands de boutique, on en compte déjà 18 ou 20 de saisis.

Du 22 au 28 juin, il n'y a dans cette semaine que 12 malades et 18 morts, voilà une rapide déclinaison de la maladie, et il y a lieu de se flatter qu'elle tend vers la fin. Comme le palais a toujours été ouvert, les lieutenans civils, criminels et de l'amirauté, y siègent à l'ordinaire avec cette différence, que, lorsque le lieutenant criminel a donné sa sentence, il envoie sa procédure au parlement qui juge le coupable sans l'entendre, et il lui envoie l'arrêt pour le faire exécuter ici. On vient d'y pendre un homme, qui étoit frère

observantin en 1720, il fut accusé alors, d'avoir voulu empoisonner le reste des pères de ce couvent, que la peste n'avait pas emporté, apparemment dans le dessein d'avoir lui seul toutes les dignités, ou, plutôt, d'enlever tout ce qui auroit pu contenter sa cupidité homicide; on ne peut pas le convaincre, et ses pères se contentèrent de le mettre dehors, il ne fut pas plutôt sorti qu'il se maria; une demoiselle l'a fait saisir, il y a quelques tems, pour un vol qui lui a été fait, et comme il a avoué l'un et l'autre crime, il a subi la peine qu'il avoit méritée. Il est difficile de comprendre, comme il se peut que le tems de peste donne lieu aux excès les plus monstrueux; on les voit régner, dans ces tems de gémissment, avec autant d'audace que s'ils étoient permis; j'observe que, depuis deux ans, les plus noirs de tous les crimes ont été commis: voilà d'abord, celui dont je viens de parler. Un père capucin d'Aix, y a commis en 1720, des abominations qu'il vaut mieux laisser passer que de décrire; il a été mis *in pace*. Un monstre, vomi des enfers, déroba il y a cinq mois, le ciboire à l'église des Observantins avec les hosties, dont on n'a jamais su l'usage qu'il a fait; on trouva, seulement le couvercle du ciboire, quelques jours après, devant la porte des Capucins, avec un billet, où, cet impie exécrationnel, avoit écrit ces mots: « Ceci appartient aux Observantins ». On a trouvé plus que d'un prêtre entretenir, dans ce tems de peste, un commerce sacrilège avec des femmes. Le frère minime dont j'ai déjà parlé, qui, oubliant non seulement son état, mais encore celui d'un honnête homme, s'abandonna à cette fatale contrebande, sans en prévoir les suites affreuses. Tous les hôpitaux de peste, sans exception, ont été de vraies images de la Babylone, sans compter les meurtres, les vols, la dissolution et le débordement général qu'on voit dans le public. Il n'est pas hors de propos de dire ici: « Jé-

rusalem, Jérusalem convertere ad dominum Deum tuum ».

Le 26 du même mois de juin, M. de Pilles, ayant su que M. de Langeron est arrivé à Aix, se retire à l'île de Château d'If dont il est gouverneur; ce fort fut érigé en grand gouvernement, uniquement pour lui, le mois de novembre dernier, lorsqu'il prit le commandement de la ville; le 27 au soir, M. de Langeron et M. de Mison arrivent ici.

Depuis le 29 juin jusqu'au 5 juillet, il n'y a que six nouveaux malades et cinq morts; voilà un grand sujet de joie pour un pauvre peuple qui gémit depuis si longtems sous un fléau qui traîne après lui toutes les misères ensemble: le public, qui passe d'abord à une confiance outrée, est déjà livré à la communication; bien des gens de la campagne commencent à se retirer dans la ville; on est si impatient, qu'on veut que la peste aie totalement fini depuis dix jours; on compte une quarantaine de santé imaginaire depuis ce tems-là; on doute de tous les malades qui tombent journellement; on en viendrait aux mains avec ceux qui voudroient soutenir le contraire; nous sommes dans une situation que personne n'auroit osé se promettre il y a un mois, mais, comme si nous n'étions pas assez heureux, on veut absolument que la peste ait fini à point nommé, sans qu'il y aie de queue; tel est le génie du public, qui veut que les événemens se conforment à ce qu'il souhaite.

M. de Langeron laisse tous les établissemens de M. de Pilles, et il ne fait que continuer l'ordre qu'il a laissé, et il fait un accueil des plus gracieux aux citoyens du médiocre état qui vont le visiter, comme aux principaux; chacun se loue de ses honnêtetés; mais bientôt après on parle sur un autre ton; il vient de dire que les ministres étrangers demandent qu'il soit fait une désinfection générale de toutes les marchandises et de tous les meubles de la ville, sans distinction ni exception; il la propose aux échevins qui en

répandent bientôt le bruit ; aussitôt, tous les esprits se soulèvent, cette nouvelle allarme plus le public que la peste même ; les femmes, jalouses de leurs meubles, plus vives et plus promptes dans l'exécution que les hommes, font bientôt parvenir leurs plaintes jusques à lui, et il est forcé d'abandonner son projet à l'égard des meubles ; il persiste à demander une désinfection des marchandises susceptibles à une assemblée qu'il tient ; mais, les négocians s'y opposent aussi et renvoient la matière à un autre.

Depuis le 6 jusqu'au 12 juillet, 10 malades et 9 morts. Bien des gens de la campagne continuent à se retirer dans la ville et ceux qui ne le font pas y viennent pourtant vaquer à leurs affaires ; la loge est tous les jours remplie de négocians, et il ne tient pas à eux que le commerce soit rétabli ; ils profitent avec industrie du peu de liberté qui leur reste ; ils envoient dans le Levant, non seulement les marchandises qui y vont ordinairement, mais encore celles qui en viennent, pour le faire passer ensuite en Italie, en Hollande et ailleurs ; quelle cruauté de la part de nos voisins ! Ils ne veulent recevoir nos marchandises que lorsqu'elles viennent d'un pays barbare ; plus barbares eux-mêmes que les Maures d'Afrique, ils visent à la ruine totale de notre ville ; ils se servent du motif de la santé pour lui détourner son commerce et pour s'en emparer, comme si notre calamité n'étoit pas assez grande, ils voudroient y ajouter la perte de notre commerce.

M. de Langeron vient de faire enregistrer son brevet à l'hôtel de ville où il paroît qu'il a le commandement de la ville pour trois ans, il a fait en même tems une ordonnance en son nom, seulement pour donner l'inspection générale de la campagne à M. de Mison, et pour y faire respecter ses ordres, tant pour le sujet de la santé, que pour mentionner la discipline parmi les paysans. Un avocat de cette ville montra une lettre que M. de Brancas

a écrite, où il marque qu'il ne trouve pas fort joli qu'on ait tenu une assemblée, au sujet de la désinfection générale, sans lui en faire part, sur quoi, M. de Langeron ne se trouve point à la seconde, qui n'est que des échevins et des négocians; on y délibère de faire un mémoire pour prouver l'impossibilité et l'inutilité de cette désinfection et pour être envoyé ensuite à M. de Brancas.

Les lettres d'Avignon marquent que la confusion y règne toujours et que, depuis le mois de mai, il est encore mort sept cent personnes, et il n'a échappé que vingt malades, cette ville, dans une pareille situation depuis un an que la peste y a commencé, est également une preuve de la négligence du vice-Légat et de l'utilité des bons ordres en tems de contagion.

Depuis le 13 jusques au 19 juillet, 12 malades de peste et 6 morts. Comme la plupart des malades sont enlevés de Château-Gombert, ce quartier semble être le lieu que les restes de la maladie ont choisi pour se cantonner. M. de Mison va le bloquer avec les troupes; il ôte à ce quartier toutes sortes de communication, et il y établit un hôpital de peste, pour ne pas apporter les malades à celui de la ville.

On vient d'apprendre que toutes les personnes saisies, pour le sujet de la contrebande, ont été jugées au parlement d'Aix (où on les avoit transférées), et, au grand étonnement de tout le monde, on apprend que, les uns ont été mis hors de cours et de procès, et les autres condamnés à des amendes, dont la plus forte est de cinq cents livres pour le plus coupable; un sort si heureux, pour des gens qu'on croyoit destinés au dernier supplice, fait murmurer le public et croire qu'on a eu peur de trop découvrir; il n'y a donc, de noirci véritablement de ce crime, que le marchand de soie, dont j'ai déjà dit la mort: tout le reste est blanc.

Du 20 jusques au 26 juillet, il entra dans l'hôpital 7 malades et 8 morts ; presque tous sont venus du Château-Gombert, où l'hôpital qu'on prépare, n'est pas encore prêt pour les recevoir. Voici encore le public sur la scène ; on ne veut plus entendre parler de peste ; y a-t-il un malade nouveau ? Il est supposé : le médecin est une bête, ou il veut immoler un pauvre misérable (qui n'a qu'une fièvre simple) à son ambition. Meurt-il promptement ? on lui a donné l'émétique à l'hôpital ; meurt-il avant d'avoir pris aucun remède ? l'air qu'on lui a fait prendre en sortant de sa maison, avec la moindre fièvre a été capable de lui donner la mort. Meurt-il enfin quelqu'un en peu de temps ou subitement ? Sommes-nous immortels ; ne faut-il pas qu'il meure du monde dans une grande ville ; oui, il faut qu'il en meure, mais non pas de la peste.

Du 27 juillet au 2 août, il n'est entré que trois malades à l'hôpital, et il en est mort deux. Voilà qui nous annonce la fin de nos maux. Le 27 juillet, M. de Pilles, après avoir été visiter au Château d'If, tout ce qu'il y a de beau dans la ville, est parti par mer pour la Ciotat, et il est allé rejoindre M. de Brancas à Aix ; il n'est point sorti par les barrières, apparemment pour n'avoir rien à démêler avec M. de Langeron, son rival.

La semaine du 3 août jusques au 9, il n'y a ni malades, ni morts de la peste, tant à la ville qu'à la campagne ; je crois que pour le coup, on peut chanter victoire et rendre grâces à Dieu d'en avoir été quittes à si bon marché. Il y a quelques jours que M. de Langeron envoya aux intendans de la santé, une ordonnance en manuscrit, portant défense à eux de laisser entrer ou sortir aucune marchandise, ni personne du Lazaret, sans sa permission par écrit ; comme cette méthode est nouvelle et qu'elle ne plaît pas beaucoup aux intendans, ils s'assemblent à ce sujet, et délibè-

rent d'aller, avec les échevins, faire leurs représentations à M. de Langeron, et, au cas qu'il n'y aie point d'égards ils sont résolus d'en écrire en Cour; M. de Langeron leur répond qu'il n'a pas prétendu donner atteinte à leur pouvoir, et que, pourvu qu'on vienne à lui avec douceur, il entendra raison; il renvoie cependant la conclusion de cette affaire à une assemblée à la maison de ville. où il les remet dans leurs droits et révoque son ordonnance.

Le 10 de ce mois, on apprend le départ de M. de Brancas avec M. de Pilles, qui vont commencer leur quarantaine sur les frontières de Provence, pour aller à Paris; toute la province regrette ces deux commandans; ils avoient le secret de s'attirer les cœurs, en remplissant leur devoir de leur état; on ne tarde pas ensuite de savoir que le commandement de toute la province a été confié à M. de Perrin.

Un marchand détaillant de cette ville et quatre postillons qui étoient encore en prison à Aix pour le fait de la contrebande d'Avignon, viennent d'être condamnés aux galères, par arrêt de Parlement qui a aussi ordonné une amande de six mille livres à ce marchand.

Dans le tems qu'on comptoit déjà au-dessus de quinze jours pour la quarantaine de santé, et que l'on observoit, comme quelque chose de prodigieux, qu'il ne mouroit personne, notre tranquillité est troublée par deux nouveaux malades de peste, qu'on découvre le 16 du mois d'août, et qu'on enlève à l'ordinaire.

Le 28, M. de Langeron se porte à la maison de ville, pour annoncer aux échevins qu'il a reçu un ordre du Roi pour faire la désinfection générale; toute la ville est en allarmes mais on se flatte qu'elle sera fort adoucie. Pour commencer ce grand ouvrage, M. de Langeron donne une ordonnance le 5 septembre, portant que tous les commissaires généraux feront fermer tous les magasins de leur départe-

ment, qu'ils y apposeront les scellés à la serrure, avec leur cachet et celui du propriétaire, qu'ils en prendront les clefs, et en donneront un état au commandant, et un double aux échevins : l'intérêt, que nous avons tous, de voir la fin de cette tragédie, fait travailler les commissaires avec tant de diligence, qu'à peine cette ordonnance a paru qu'elle est exécutée.

On s'exécute ainsi soi-même, quoique l'on connoisse parfaitement bien le ridicule et l'inutilité de cette désinfection ; mais il faut désinfecter les esprits de nos voisins, qui sont plus malades aujourd'hui, que nous ne l'ayons jamais été : qui pourroit croire, à moins de le voir, qu'on a fait faire quarantaine, à la barrière de Septèmes, à une meule de moulin, pour la faire passer à Aix ; qui pourroit s'imaginer, qu'à Lyon, où l'on reçoit du savon qui peut venir d'ici par des voies indirectes, on ne se contente pas de plonger les caisses dans la rivière ; mais on prend le pain de savon, avec des pincettes, qu'on fait passer sur la flamme d'un feu de soufre ; on passe au même feu les tonneaux d'huile. On raconte qu'une dame de Paris, étant à sa campagne, qui demanda de quel côté étoit Marseille ; on le lui montra, et comme le vent venoit du même côté, elle ordonna que les fenêtres en fussent fermées. Si ces extravagances passent dans les siècles futurs, on les prendra certainement pour des fables ; avouons, à présent, qu'on n'a pas tort de parler de la désinfection des esprits.

Le 16 septembre, M. de Langeron mande à six heures du matin, tous les commissaires généraux chez lui, sans qu'on sache de quoi il est question ; on trouve deux cents soldats à la porte, et, l'assemblée se trouvant remplie, il nous donne, à chacun, son ordonnance du 14, portant qu'on ira faire une visite exacte chez tous les frippiers et frippières de la ville, et qu'on enlèvera, à l'instant, tous les meubles

qui ne sont pas exposés en vente, ou qui seront cachés; ce qu'il y a de plus curieux, c'est que nous trouvons un rôle de tous les frippiers et frippières de la ville, imprimé, avec leur nom, surnom et leur adresse, on en destine un pour chaque commissaire, qui sortent tous à la fois, prenant avec eux deux soldats chacun, et saisissent, dans un quart d'heure, toutes les frippières de la ville, à la fois, avant qu'elles ne soient prévenues; cette opération est faite avec la dernière exactitude; j'ose dire qu'elle étoit nécessaire, puisque j'ai trouvé, moi-même, dans la cave de la frippièrre pour laquelle je fus destiné, des matelas et autres meubles, qu'elle tenoit pour suspects, qui y étoient reposés depuis 1720, et qui appartenotent à un homme mort de la peste.

Le 21, l'Evêque donne un mandement, par lequel il dit, (qu'après avoir conféré avec le commandant), il ordonne que le *Te Deum* sera chanté en actions de grâces le 27, jour où notre quarantaine est finie; il rétablit, en même tems, tous les offices divins.

Le 22, ordonnance de M. de Langeron, portant, que toutes les boutiques des détaillans seront scrupuleusement visitées, de même que toutes les maisons, depuis la cave jusqu'au grenier, les couvens d'hommes et de filles, jusques dans les églises, les clochers, les sacristies (ici, il explique que c'est après en être convenu avec l'Evêque) pour voir s'il n'y avoit point de marchandises d'Avignon cachées, et il ordonne aux commissaires, tant laïques qu'ecclésiastiques, nommés pour les Eglises, d'aller accompagner les échevins dans les couvens de filles, de faire mettre à un appartement aéré de la maison, toutes les marchandises que l'on trouvera emballées; tout cela est exécuté avec la même promptitude, et l'on trouve deux ballots de soie d'Avignon chez un détaillant.

Le 25, autre ordonnance, pour faire à la campagne la

même visite. Le 1^{er} octobre, autre ordonnance, qui nomme des commissaires navigans, pour faire la même visite aux bâtimens de mer marchands, avec cette circonstance que c'est après en être convenu avec l'intendant des galères et le lieutenant du port.

Enfin, le 4 octobre, par ordre exprès de la Cour, le Commandant donne la dernière ordonnance, touchant la désinfection, portant que le scellé des magasins sera ôté, qu'il sera donné à chacun, quatre parfums, en différens tems, que les magasins resteront ouverts pendant quarante jours et les balles dé cousues et tournées en différens tems, tout est si bien exécuté, que M. de Langeron se loue fort des Marseillais, et il oublie les griefs qu'il avait contre bien des gens qui murmuroient contre lui.

Le 25 novembre, malgré les puissantes sollicitations de nos voisins, ennemis déclarés de notre liberté, M. de Langeron, qui a fait son point d'honneur de nous l'obtenir, et de fermer, par là, la bouche à la médisance, reçoit l'ordre d'ôter les barrières le 1^{er} décembre, et de donner la sortie de nos marchandises par mer et par terre après leur avoir fait faire une nouvelle quarantaine au Lazaret; le lendemain, les échevins, suivis de la moitié des négocians de la ville, vont tout transportés de joie, remercier M. de Langeron du service important qu'il a rendu à la ville; le courrier d'après, l'ordonnance du Roy, du 19 du même mois de novembre, arrive ici; elle porte que toutes les barrières de Rouergue, Auvergne, Languedoc, Dauphiné et Provence, seront ôtées comme inutiles, puisqu'il n'est plus question de peste en nulle part du Royaume; elle excepte pourtant celles qui renfermoient le Comtat d'Avignon, qui subsisteront jusques au mois de janvier; une nouvelle, si intéressante, nous surprend tous agréablement.

Ceux qui connoissent le génie de la cour, n'ont pas tort

d'être surpris de jouir sitôt de la liberté, car, vraisemblablement, on devoit croire qu'on nous donneroit la communication avec la province, avant de nous la donner avec tout le royaume; on écrit de Paris que nous avons l'obligation de cette faveur à M. de Beaumont, député de la noblesse de Provence, qui fut appelé au conseil de santé, où il parla avec beaucoup d'éloquence; il mit en évidence tous les brigandages dont les soldats n'étoient pas plus coupables que ceux qui les commandoient; il parla avec les preuves en main, et enfin persuada l'assemblée qu'il ne pouvoit plus y avoir que la brigade qui put nous tenir enchaînés, car la raison ne le vouloit point.

C'est ici, où il est curieux de voir la contenance des provinces voisines sur l'amitié desquelles nous pouvons tous compter semblables à des Corbeaux ou à des Loups dont nous sommes la proie, ils se sont tellement acharnés sur nous, qu'ils ne peuvent plus se résoudre à lâcher prise; les commandans du Languedoc, les plus consternés d'un tel événement, font des remontrances à la Cour, avant de recevoir nos marchandises; non pas qu'ils ne soient persuadés du peu d'attention qu'on y fera, mais pour gagner un mois de tems, et s'abreuver encore un coup, d'un nectar si doux. Lyon représente à la cour, qu'il est inouï que des marchandises aient jamais fait quarantaine au lieu d'où elles partent, et qu'il valoit bien mieux établir la quarantaine à Lyon où des gens désintéressés l'auroient faite observer exactement.

Quel est leur dessein? Car, ils savent que nous avons un commandant irréprochable; d'ailleurs, si nos marchandises sont suspectes, faut-il qu'elles entrent dans le Languedoc et le Dauphiné, sans précaution pour faire quarantaine à Lyon, comme si ces provinces n'étoient pas du royaume; mais, ce n'est pas la santé qu'ils envisagent, le

profit de quinze sols pour chaque certificat de santé est leur objet ; je ne crains pas de le dire puisqu'ils ne rougissent pas de le faire.

Enfin, le *Te Deum* est chanté à notre Cathédrale le premier jour du mois de décembre, en actions de grâces de cette liberté si longtemps désirée, et dont nous jouissons, en dépit de la jalouse envie, après en avoir été privés deux ans et trois mois.

PRECAUTIONS A PRENDRE POUR SE PRESERVER DE LA PESTE

Le principe qui doit nous guider, est que la peste est contagieuse et non épidémique. D'où il suit qu'il faut éviter de toucher les personnes soupçonnées de peste, et tous les objets qui sont susceptibles de la donner sauf à prendre les précautions convenables ; il est très inutile de s'occuper à purifier l'air, puisqu'elle n'est pas épidémique, et que, par conséquent, l'air ne la communique pas. On appelle contumaces, les objets susceptibles de prendre et de donner la peste.

La première précaution est de s'enfermer chez soi, de ne laisser plus entrer personne, et si quelqu'un sort, il n'y doit plus rentrer ; et, afin de s'assurer que rien de suspect n'y entre, le maître de la maison doit garder soigneusement la clef et ne s'en jamais départir, il faut tuer les chats, parce qu'il est difficile de les empêcher de sortir, et mettre les chiens à l'attache.

Il faut s'assurer que personne de la maison ne puisse communiquer par les fenêtres, avec les personnes du dehors ; il vaudroit mieux clouer ou cadenasser toutes les fenêtres, que de courir le risque d'une imprudence.

On doit se contenter des objets de première nécessité, tant que dure ce terrible fléau, mais, pour les introduire

dans la maison, il faut user des préservatifs qui vont être indiqués.

Dès qu'on se voit forcé de se renfermer, il faut, devant la porte d'entrée, dans l'intérieur de la maison, placer une barrière, et même deux qui communiquent l'une à l'autre, et qui doivent aller jusqu'au plancher; pratiquer une fenêtre à la première, et tenir dans la seconde, c'est-à-dire la plus intérieure, une cuve pleine d'eau, un baquet de vinaigre, et une caisse de parfum.

Cette caisse doit être d'environ cinq pans de hauteur, autant de long et deux de large, elle doit s'ouvrir par dessus, et, il doit y avoir dans le milieu une plaque de fer blanc percée de beaucoup de trous, pour y placer dessus les objets qu'on veut parfumer, et l'on met dessous un réchaud, dans lequel on fait brûler du storax en feuille, ou de mauvais morceaux de cuir. Il faut se pourvoir de tenailles ou pinces de fer, de quelques corbeilles d'osier, cordes de sparts, couffin et filets de même matière.

On a un pourvoyeur externe, qui ne communique jamais dans la maison, par la fenêtre pratiquée à la barrière, on reçoit de lui les objets que l'on veut introduire et qui, je le répète, doivent être réduits à ceux de première nécessité; on les reçoit, dis-je, moyennant les précautions suivantes:

On approche de la fenêtre la cuve pleine d'eau, il y jette la viande, les légumes, la volaille, le fruit, les herbes, les œufs, et tout ce qui ne craint pas d'être trempé dans l'eau; il y a des gens qui pensent que le fruit ne communique pas la peste, c'est une erreur, il est très dangereux, surtout par l'odeur, et, il est reconnu que les fleurs ainsi que tout ce qui a une odeur forte, met dans les plus grands risques: les abricots et les pêches ont d'ailleurs un duvet qui communiquerait facilement la maladie; ainsi, il faut tremper dans l'eau tous ces objets, s'assurer, avec les pinces

tenant toujours dans l'eau qu'ils ont bien trempé, et, quant aux pêches et aux abricots, il faut les recevoir dans du vinaigre; il faut bien faire attention que la viande n'ait aucun brin de laine, tirer ensuite ces objets de l'eau, et les pendre à des crochets, dans la seconde barrière, jusqu'à ce qu'ils soient secs. Quand la volaille est en vie, il faut la tenir de force, avec les pinces dans la cuve; il y a des endroits où, pour plus de précautions on fait passer ces objets premièrement d'une bassine d'eau où l'on a mis un peu de vinaigre, et ensuite, dans une autre pleine d'eau seulement.

Malgré que le fer, les bois, les couffins d'osier ou de sparts, les cordes de sparts, le verre et la faïence ne soient pas dangereux, il faut cependant prendre là précaution de les passer dans l'eau (surtout pour la faïence, si elle est écornée) crainte que la sueur ou la crasse de ceux qui les ont touché, ne missent danger; il y a peu de choses qui soient aussi susceptibles que la crasse. Il faut éviter soigneusement les cordes de chanvre, il suffiroit d'un morceau de ficelle qui s'introduiroit dans la maison, pour y porter la peste.

Il faut se passer, le plus que l'on pourra, de recevoir des étoffes de soye, de fil, de laine, etc., mais, si l'on y est forcé, il faut tremper dans l'eau deux ou trois fois celles qui ne risquent pas de se gâter, ensuite les pendre à l'air, pour les laisser sécher, et, pour ces opérations, se servir toujours des pinces. Il est prudent, malgré les deux ou trois immersions dans l'eau, de les laisser longtemps à l'air nuit et jour; quant aux étoffes comme soieries, qui se gâteroient dans l'eau, il n'y a pas d'autre remède que de les laisser longtemps séréner à l'air nuit et jour; mais, je le dis pour la troisième fois, tenez vous-en à l'absolu

nécessaire, et ces étoffes n'étant pas de première nécessité, tâchez de vous en passer.

Le pain chaud est très dangereux, et froid il ne procure aucun risque; il faut donc le recevoir avec les pincés et le placer dans un filet de sparts, suspendu, pour l'y laisser quelques heures avant de le toucher.

On passe dans la boîte à parfum les chapeaux, les souliers, paquets de lettres et toutes choses qui ne risquent pas de se gâter par l'odeur; mais, il a été reconnu que le parfum peut n'être pas suffisant, lorsque les paquets de papier sont très gros, ainsi, les lettres et papiers, doivent être bien trempés dans le vinaigre ainsi que l'argent et le métal.

Les objets que l'on retire de la boîte à parfum doivent être pris avec les pincés, et il faut les laisser refroidir, car ce qu'on en retire chaud est plus susceptible de donner la peste, qu'avant de le mettre au parfum.

J'ai dit qu'il ne falloit pas sortir; c'est une précaution absolument nécessaire, puisque on peut prendre la peste seulement en marchant sur un morceau de coton, mais, si l'on y est forcé par les obligations d'une place, il faut se vêtir de soye, et tâcher de se couvrir d'un surtout de toile cirée, éviter de ne toucher personnes, prendre garde de ne marcher ni sur un morceau de coton ou de vêtement de laine, ni sur du chanvre, etc.; enfin, ni sur un objet de contumace et, si, par les fonctions de sa place, on est forcé de parler à diverses personnes, on doit tenir entre les deux un réchaud où l'on fait brûler du parfum.

J'ai dit aussi qu'il ne falloit introduire personne dans la maison; mais, si l'on y étoit forcé, par exemple, s'il s'agissoit d'un fils arrivant de voyage (car il ne faut enfreindre cette loi que pour des cas bien extraordinaires), il faut le faire déshabiller, le faire visiter dehors, par un

médecin entendu, qui vérifiera s'il n'a pas de marque de peste; après cette assurance, on doit le recevoir nu, tous ses vêtemens doivent être jetés dans l'eau plusieurs jours de suite, et ensuite, exposés à l'air, au soleil et au serein, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. L'individu doit être introduit dans un appartement séparé, sans qu'il communique avec personne, ni sortir de sa chambre, ni qu'il touche rien.

Les métaux, les ouvrages en fer et le fer non ouvré ne sont pas contumaces, mais ils le deviennent, s'ils sont sales; ainsi, il faut les recevoir dans le vinaigre; le bois à brûler, coupé avant la peste, peut être reçu sans peine, parce que le bois n'est pas contumace, mais, s'il vient d'être coupé par un pestiféré, il faut le faire sécher, à cause de la sueur ou crasse du fendeur, et recevoir au vinaigre un instrument en bois présumé crasseux; rien n'est plus contumace que la crasse; ainsi, en tems de peste, il faut user de linge propre et prendre des bains.

Le crin n'étant pas contumace, un cheval ne prend pas la peste, et, par conséquent, ne la communique pas; pourvu qu'il ne soit pas suant, et qu'il n'ait pas été pansé par un pestiféré; dans ces deux cas, la crasse peut la donner.

Le blé et les légumes, qui ne sont pas contumaces, doivent cependant être reçu dans l'eau, à cause qu'on ne peut pas les recevoir grain à grain.

L'huile n'est pas contumace, et c'est même un espèce de préservatif; si l'on avoit à tater le pouls à quelqu'un, il faudroit s'en oindre la main; on a observé qu'à Jaffa, où il y a beaucoup de savonneries, que les ouvriers qui y travaillent ne sont pas atteints de la peste; on a vu, dans ce pays-là des Anglais et d'autres chrétiens, qui ne vouloient pas se renfermer, se garantir de la peste en se tenant bien propres et s'oignant d'huile sur toutes les jointures;

mais l'on sent combien ce préservatif est peu praticable, ainsi on ne doit y recourir que, dans le cas ci-dessus prévu, où l'on soit obligé, par la place qu'on occupe, à sortir. Malgré que la peste ne soit que contagieuse et pas épidémique, il faut toujours se tenir à quelque distance du pestiféré et ne pas recevoir son souffle.

La porcelaine et la faïence bien vernissée, ne sont pas contumaces, ni le verre non plus, tellement, qu'après qu'un pestiféré a bu, on lui fait jeter son verre dans l'eau, on le rince, et l'on y boit de suite sans peine.

CONCLUSIONS

De nos jours la science, grâce aux connaissances acquises, se trouve en possession de moyens nombreux et en général efficaces, pour lutter contre la propagation des maladies contagieuses et épidémiques. Ces moyens de prophylaxie générale s'appliquent à la collectivité et varient suivant que l'on se propose d'empêcher la propagation d'une maladie contagieuse et épidémique déjà déclarée, ou, au contraire, que l'on cherche à empêcher l'introduction, dans une pays ou une ville, d'une épidémie qui sévit plus ou moins loin. Dans le premier cas, on fait de la prophylaxie offensive, dans le second cas de la prophylaxie défensive.

Cette prophylaxie générale, pour être efficace, doit être complétée par des mesures individuelles. Les mesures prophylactiques, que l'on prend, sont les suivantes : on procède à l'isolement du malade et on désinfecte ce qui a été en contact avec lui ; ses excréments, urines et vomitoria ; ses produits d'expectoration ; les locaux qu'il a habité ; ses vêtements ; sa literie ; les livres qu'il a touchés ; les moyens de transport qu'il a utilisés (voiture, wagons, navires) ; on détruit les animaux et parasites susceptibles de transmettre la maladie.

On doit aussi isoler pendant un temps, variable suivant la durée d'incubation de la maladie, les gens qui ont été

en contact avec le malade et qui, par conséquent, sont susceptibles d'avoir contracté la maladie. Les personnes qui soignent le contagieux doivent prendre des précautions pour ne pas être atteintes par la maladie; lorsqu'elles approchent le contagieux, elles doivent revêtir des vêtements spéciaux et lorsqu'elles le quittent, elles doivent se désinfecter soigneusement les mains, la figure et les cheveux, pour ne pas transmettre la maladie; car, même sans en être atteintes, elles peuvent en être agent de transmission.

Les communes et les nations ont la faculté d'édicter des mesures propres à empêcher la propagation des maladies contagieuses et épidémiques. Les nations, elles-mêmes entre elles, ont établi des conventions internationales qui leur permettent de se protéger mutuellement. Toutes ces mesures de prophylaxie font que, de nos jours, les cas isolés des maladies contagieuses et épidémiques ne se transforment plus en épidémies meurtrières comme cela s'est vu plusieurs fois au cours des siècles passés.

Nous allons maintenant envisager rapidement les mesures prophylactiques propres à la maladie qui fait le sujet de cette courte étude; nous voulons parler d'un des fléaux de l'humanité: la peste.

Avant d'indiquer les moyens de défense dont nous nous servons actuellement contre la peste, nous allons chercher quel est l'agent de transmission de cette maladie. Pour cela nous devons en envisager les deux principales formes cliniques: la forme pneumonique et la forme bubonique. Le microbe de la peste fut découvert, au mois de juin 1894, par Yersin, médecin major des troupes coloniales; c'est un coccobacille qui porte son nom.

La transmission de la peste pneumonique se fait en général, en dehors de l'intermédiaire du rat; on peut incriminer la contagion directe du malade à l'homme sain par

inhalation de l'air souillé, par des gouttelettes de crachats virulents; on a pensé aussi que les puces pourraient transmettre la maladie par leurs déjections; ces déjections restant sur la peau du malade et étant portées sur la muqueuse nasale par les ongles du sujet. Malgré ces hypothèses, la transmission de la peste pneumonique est encore obscure et mal déterminée.

Différentes hypothèses ont été émises pour expliquer la transmission de la peste bubonique, nous ne ferons que citer rapidement certaines théories, aujourd'hui abandonnées: la transmission par les aliments chez l'homme; la transmission par des excoriations provenant de la marche nu-pieds; la transmission par les aliments chez le rat. Toutes ces théories ne pouvaient expliquer le rapide développement de la maladie, que l'on avait constatée dans les pays où la peste règne à l'état endémique. Aussi a-t-on été amené à rechercher un autre facteur beaucoup plus actif que tous les précédents et l'on a pensé à la transmission de la peste par un agent vivant.

En effet, il a été prouvé que cet agent vivant existe et que c'est un parasite commun à l'homme et au rat, qui peut passer rapidement de l'un à l'autre, et cet agent c'est la puce; la punaise peut aussi se substituer à la puce, mais celà se voit plus rarement. Les effets et la literie d'un malade ne sont susceptibles de transmettre la peste, que lorsqu'ils contiennent des parasites porteurs du bacille de Yersin. La propagation de la peste bubonique, soit par voie de terre, soit par voie de mer, se fait par le rat, par l'homme, et par tous les objets susceptibles de renfermer des puces infectées. Le rôle de l'homme est assez minime. C'est surtout le rat atteint de la peste, qui infecte les puces dont il est porteur, et ces dernières en se répandant piquent à leur tour d'autres rats et ensuite l'homme.

Maintenant que nous savons que la peste se transmet surtout par l'intermédiaire des rats ou plus exactement par les puces, qui sont les hôtes habituels de ces animaux, quand des cas de peste se déclareront, nous employerons les mesures de prophylaxie générale dont nous avons parlé précédemment, et nous appliquerons plus minutieusement et avec beaucoup plus de soin, celles qui ont trait à la destruction des rats et à leurs parasites.

Lorsqu'un cas de peste se produit dans une ville, le médecin qui traite le malade doit faire une déclaration à la mairie et à la préfecture, et prévenir le bureau d'hygiène qui envoie un médecin pour examiner le malade et faire un prélèvement de sang; on recherche si ce sang contient le bacille de Yersin, et on le cultive sur des milieux de culture appropriés. Le malade est envoyé dans un hôpital spécial où il est isolé. En même temps que lui, on amène les personnes qui ont été en contact avec lui et que l'on considère comme suspectes; on les isole aussi à l'hôpital et on les met en observation pendant quatre à cinq jours. On passe à l'étuve les vêtements et les objets de literie des malades et des suspects, pour détruire les parasites qui s'y trouvent la plupart du temps.

On isole, par un cordon sanitaire, la maison que le malade occupait; c'est-à-dire que des agents de la force publique sont placés, aux issues de la maison, pour empêcher les habitants d'en sortir et les personnes étrangères d'y pénétrer; on désinfecte soigneusement la maison, ainsi que les objets qu'elle contient; si la maison est vieille et en mauvais état le mieux est de la faire brûler; pour cela, on procède de la manière suivante: on fait tout autour de la maison une petite rigole de pétrole que l'on enflamme, quand on met le feu à la maison, de manière à ce que les rats ne puissent s'échapper quand l'immeuble brûlera.

On procède ensuite à la destruction des rats du quartier : pour celà, on peut, soit déterminer chez eux une épizootie, au moyen d'un virus, fourni par l'Institut Pasteur, soit les asphyxier dans les égouts avec des vapeurs sulfureuses, soit leur faire donner la chasse par des brigades de chasseurs de rats, composées d'individus dressés à cette chasse spéciale ; soit les faire tuer par des chasseurs volontaires à qui l'on promet des primes pour activer leur zèle. Tous ces moyens de destruction des rats sont plus ou moins efficaces, mais ils offrent l'avantage de pouvoir être employés simultanément.

On recherche aussi, comment le malade a été contaminé et où il a pu contracter la maladie ; s'il est venu par voie de mer, ce qui est le cas le plus fréquent, on prend des précautions spéciales : on s'enquiert, auprès du médecin du navire pour savoir si d'autres cas de peste ne se sont pas produits à bord pendant la traversée et si le navire n'a pas fait escale dans un port contaminé ; on fait des recherches auprès du commandant du bâtiment pour savoir si on n'a pas remarqué une mortalité inaccoutumée, parmi les rats du navire. De toute façon, on procède à la désinfection et à la dératisation au moyen de vapeurs sulfureuses ; on prend aussi des précautions pour que les rats du bateau ne puissent venir à terre en passant le long des amarres, et ne propagent, par l'intermédiaire des puces dont ils sont porteurs, la maladie chez leurs congénères des villes qui vivent dans les égouts.

Un autre moyen de prophylaxie consiste à utiliser la vaccination antipesteuse, soit sous forme de sérothérapie, soit sous forme de vaccinothérapie. Dès la découverte du bacille de la peste de nombreuses recherches furent faites dans cette voie. La sérothérapie, la première en date, offre un gros inconvénient, c'est que la durée de protection et

l'immunité qu'elle confère est de trop courte durée et que l'on est obligé de renouveler l'opération plusieurs fois pendant la durée de l'épidémie. Des résultats meilleurs et plus durables ont été acquis en se servant de vaccins obtenus soit par émulsion de cultures sur gélose, tuées par la chaleur, soit de microbes de peste atténués vivants.

Maintenant que nous connaissons les mesures prophylactiques, que l'on emploie de nos jours, nous allons analyser et discuter rapidement les moyens prophylactiques employés pendant l'épidémie de peste de 1720 et dont parle l'auteur de la relation reproduite plus haut sous la dénomination de « Précautions à prendre pour se préserver de la peste ».

Il est curieux de faire remarquer que l'auteur ne donne pas, au mot épidémique, le sens que nous lui donnons actuellement puisqu'il ne considérerait pas comme tel une maladie qui occasionna, en 1720, rien qu'à Marseille, sans compter les environs, plus de quatre-vingt mille morts.

Nous allons énumérer successivement les précautions qu'il conseillait de prendre.

I. *Isolement* de la maison, en cadénassant les ouvertures et en mettant une barrière, pour empêcher les gens de la maison de sortir et les étrangers de pénétrer. Les habitants de la maison ne pouvaient avoir de communication avec le reste de la ville, que par l'intermédiaire d'un « pourvoyeur externe », qui apportait les aliments et autres objets indispensables à la vie, mais qui ne pénétrait pas à l'intérieur de la maison.

II. *Désinfection*. — 1° En trempant les objets dans une cuve pleine d'eau. Cela avait au moins l'avantage de les nettoyer; ce souci de la propreté peut être signalé car il n'était pas d'un usage courant en 1720. Notons à ce pro-

pos la distinction un peu arbitraire que l'auteur fait entre les objets qu'il appelle « contumaces » et ceux qui ne le sont pas. D'après lui, les objets « contumaces » sont ceux qui sont susceptibles de prendre et de donner la peste. 2° Par le vinaigre. Ce liquide est un antiseptique faible; mais il possède une certaine valeur bactéricide, grâce à l'acide acétique qu'il contient. 3° Par le storax. Ce corps est tiré du styrax officinale; en brûlant il dégage des vapeurs. Il est reconnu aujourd'hui que ces vapeurs contiennent des dérivés aldéhydriques, dont de faibles traces suffisent, avec un contact prolongé, pour détruire les germes infectieux, même les plus résistants.

III. *Moyens de protection.* — 1° Vêtements en toile cirée. si l'on est obligé de sortir de la maison. Nous utilisons encore un moyen de protection analogue, puisque l'on revêt, dans les services de contagieux, des sarraux qui servent exclusivement à cet usage et que l'on se protège les mains avec des gants en caoutchouc. 2° L'huile: l'auteur conseille de s'en servir si, par exemple, on est obligé de tâter le pouls d'un malade. Cette propriété de l'huile n'est pas expliquée mais pour confirmer l'efficacité de ce moyen prophylactique, nous pouvons citer les faits suivants: il a été prouvé que, pendant les épidémies de peste d'Algérie en 1835 et en 1837, les Arabes porteurs d'huile ont été protégés du fléau. Les Indous se protègent de la peste en se frottant le corps d'huile. 3° Tenailles ou pinces de fer pour prendre les objets que l'on fait pénétrer dans la maison.

IV. *Isolement des suspects et désinfection de leurs vêtements.* — L'auteur parle des précautions que l'on doit prendre, lorsqu'on est obligé de laisser pénétrer quelqu'un dans la maison: un fils, revenant de voyage, il ne parle pas de la transmission de la peste par les puces, mais il sem-

ble la pressentir puisqu'il conseille de désinfecter les objets, en les faisant sécher, c'est-à-dire en les exposant pendant plusieurs jours et plusieurs nuits à l'air, au soleil et au serein. L'exposition à l'air et au soleil est un bon moyen de désinfection que nous employons encore aujourd'hui et qui est très efficace pour la peste, puisque nous savons que le bacille de Yersin résiste peu à la lumière et à la dessiccation.

Tous ces moyens de désinfection (assez sommaires il est vrai) furent insuffisants pour empêcher le développement de l'épidémie de peste qui sévit à Marseille en 1720; la relation inédite reproduite plus haut nous le confirme et complète ce que nous savions déjà par d'autres ouvrages; elles permirent toutefois à l'auteur et à sa famille de sortir indemnes, puisque ni lui ni aucun des siens ne fut atteint par le fléau. Actuellement, nous sommes en possession des moyens de prophylaxie, dont j'ai parlé plus haut, et qui sont beaucoup plus efficaces; c'est à la stricte application de ces mesures que l'on doit, que les cas qui se sont produits à Marseille en septembre 1919 et en juillet 1920, ne se soient pas transformés en épidémie meurtrière. Nous devons ajouter que, de nos jours, les mesures prophylactiques que l'on emploie, sont plus efficaces, grâce à l'hygiène qui a une tendance à se développer de plus en plus chaque jour; à Marseille, même dans les quartiers les plus malsains de la ville, les planchers des maisons ne sont plus comme autrefois en terre battue, ce qui était un obstacle bien insuffisant contre les incursions de rats.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!

Vu et permis d'imprimer.
Montpellier, le 3 février 1921.
Pour le Recteur,
Le Vice-Président du Conseil de l'Université.
J. VIANEY.

Vu et approuvé.
Montpellier, le 3 février 1921.
Le Doyen,
E. DERRIEN.

